

# Le DÉVELOPPEMENT des ÉTUDES SINOLOGIQUES

(Suite)

Mais revenons à Parrenin ! Lors d'une visite qu'il fit à l'empereur Kang-shi, celui-ci l'invita à étudier la langue mandchoue. Le souverain se prit d'une vive sympathie pour le savant jésuite qu'il emmena chaque année, quand il partait pour ses grandes expéditions de chasse à la frontière septentrionale. Parrenin eut alors, à plusieurs reprises, l'occasion de rendre service aussi bien à la Russie qu'à l'empereur en empêchant que pendant ces randonnées la frontière ne fût violée. Quand Pierre le Grand envoya une ambassade à Pékin, il lui fit remettre un cadeau en signe de reconnaissance.

En poursuivant ses études géographiques et en se servant des atlas qui se trouvaient à la bibliothèque impériale, Parrenin s'aperçut que ceux-ci contenaient de nombreuses erreurs. Il attira l'attention de Kang-shi sur cet état de choses; l'empereur institua une commission, composée de jésuites, chargée de la révision des cartes géographiques. C'est Régis qui fut placé à la tête de cette commission<sup>19</sup>. Elle se mit courageusement à la besogne et réussit dans un laps de temps relativement court (1708-1715, 6<sup>e</sup> année du règne de Kang-shi) à terminer sa vaste tâche de correction qui embrassa la plupart des cartes des provinces chinoises :

- 1° La Mongolie (1708);
- 2° La Mandchourie (1709);
- 3° Chili (dénomination moderne : Ho-pei) (1709-1710);
- 4° He-loung-Kiang (1710);
- 5° Shan-toung (1711);
- 6° Kan-shou (1711-1712);
- 7° Ssan-ssi et Ssen-ssi (1711);
- 8° Ho-nan et Kiang-nan (1712) Tsche-kiang et Fou-Kien (1713);
- 9° Kiang-si, Canton, Kwang-si et Se-tchouan (1713);
- 10° Se-tchouan et Ju-nan (1715);
- 11° Kwai-tschou et Hou-Kwang (dans la même année).

Tous les membres de la Commission avaient travaillé avec ardeur et compétence, mais le plus infatigable de tous avait été Régis qui présentait fréquemment des observations judicieuses, et qui, désireux de se rendre compte des conditions topographiques sur place, entreprenait de longs voyages, tantôt en bateau, tantôt à cheval. Plus tard, dans sa « Description... » Du Halde s'est abondamment servi du matériel recueilli par Régis, sans cependant le nommer; par exemple, les notes concernant la géographie du Thibet et de la Corée, publiées dans le quatrième volume, sont certainement celles de Régis. On doit en outre à ce dernier une traduction du Je-King, qui se trouve maintenant à la Bibliothèque Nationale à Paris.

Les collaborateurs de Régis étaient l'augustin Guillaume Bonjour (arrivé en Chine en 1710, mort en 1714 dans la province Ju-nan, où il étudiait le terrain; Régis mena les travaux entrepris par lui à bonne fin) et les jésuites : Pierre Jartoux (arrivé en Chine en 1701), Du Tartre (arrivé en Chine en 1701, décédé en 1724), Romain Hinderer (arrivé en Chine en 1707, mort à Nankin en 1744), enfin l'Allemand Fridelli (mort en 1740) et le Portugais Cardoso.

Les études philologiques proprement dites furent cultivées en ce temps par Joseph-Anne-Marie de Moyria de Mailla, généralement appelé « Maillac » (né en 1675, arrivé en Chine en 1702, mort à Pékin le 28 juin 1748). L'empereur désirait alors la traduction du « *Toung-tien-kang-moh* » (Annales historiques) en mandchou; Maillac profita de l'occasion pour le traduire en français. En 1737, il envoya ce travail en France. Nicolas Fréret (décédé en 1749), secrétaire général de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fondée en 1663, par Colbert, conçut le projet de le faire imprimer. Il est infiniment regrettable qu'une mort prématurée l'ait empêché de mener l'œuvre entreprise à bonne fin; car il avait de solides connaissances de la langue chinoise, dues au fait qu'il avait pu assister aux leçons que Fourmont avait prises avec le savant Arcadius Hoange. Lui décédé, personne ne se souciait du manuscrit de Maillac. Cependant, en 1773, après la dissolution de l'ordre des Jésuites, il fut retrouvé dans la bibliothèque du Grand Collège de Lyon. Le conservateur de celle-ci chargea un abbé, Grosier, de l'éditer. En étroite collaboration avec Michel André de Roux-Deshauterayes (1724-1795), il publia le manuscrit en éditions successives (1777-1783) sous le nom « *Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire* ». L'ouvrage comprend 12 volumes. Alors que l'original du « *Toung-tien-kang-moh* » ne traite l'histoire chinoise que jusqu'à l'avènement des Ming, ils y ajoutèrent encore l'histoire de cette dynastie, ainsi que celle des Tsing, en utilisant les notes laissées par Maillac. Celui-ci avait été très sceptique à l'égard de la chronologie, établie par les anciens Chinois et Egyptiens. Grosier et Deshauterayes ont publié ses remarques critiques dans la préface du premier volume de l'« *Histoire générale* »<sup>20</sup>. En 1785, Grosier, utilisant l'ouvrage de Du Halde ajouta à l'œuvre un 13<sup>e</sup> volume qui donne la description géographique des provinces centrales et externes de la Chine.

En 1687, donc assez longtemps avant Maillac, le missionnaire belge François Noël (né en 1641, mort en 1729) s'était rendu en Chine, où il se livra à des études littéraires et philosophiques. Rentré en Europe en 1708, il publia le résultat de ses recherches en 2 ouvrages « *Sinensis imperii libri classici sex* » et « *Philosophia Sinica* » (édités à Prague en 1711). Le premier contient une traduction latine du « *Sse-shou* », du « *Shao-King* » et du « *Ssiao-shou* »; le second est un résumé des idées que les Chinois se font sur la divinité, la mort, la famille et les obligations sociales. Pluquet a traduit cette œuvre du latin en français. Rémusat remarque que l'ouvrage de Noël a ses bons et ses mauvais côtés; par contre, il est très sévère à l'égard de Pluquet et déclare sa traduction sans valeur; Pluquet ignorait, en effet, complètement la langue chinoise<sup>21</sup>.

Citons les noms de deux missionnaires, arrivés en Chine avant Maillac, uniquement parce que Goethe les mentionne. Il s'agit de Cyr Contancin (arrivé en Chine en 1701, décédé en 1733) et de Pierre de Goville (mort en 1758). Ils n'ont laissé aucune publication remarquable<sup>22</sup>. Parmi les autres missionnaires venus en Chine au temps de l'activité de Maillac, et s'occupant d'études littéraires, Antoine Gaubil (né en 1689, entré dans l'ordre des jésuites en 1704, envoyé en Chine en 1723, où il résidait jusqu'à sa mort, en 1759) occupe la première place. Rémusat déclare que Gaubil était encore plus studieux que Parrenin et qu'il allait plus au fond des choses. En effet, l'ardeur qu'il voua à surmonter les difficultés de la langue chinoise était telle qu'il lui arriva d'oublier l'usage du français.

L'empereur Kang-shi mourut en 1722; son successeur, Young-shen, n'avait pas les mêmes dispositions favorables à l'égard des pères jésuites; on intima à tous l'ordre de partir pour Macao et on ne fit une exception qu'en faveur de Parrenin. Quant à Gaubil, il resta, lui aussi, en pleine connaissance du danger auquel il s'exposait ainsi, et continua à étudier la langue mandchoue avec un zèle encore accru. Après la mort de Parrenin, il lui succéda au poste qu'il avait occupé et enseigna le latin à de jeunes Mandchous; quelques-uns de ses élèves rendirent, plus tard, à l'occasion de négociations diplomatiques entre la Chine et la Russie, des services appréciables. L'ouvrage le plus remarquable de Gaubil est

sa traduction française du Shou-King, publié longtemps après sa mort (Paris 1771); une autre de ses traductions est celle du Ju-Koung, (une géographie chinoise de 23 av. J.-Ch.) publiée en 1739. Il faut mentionner encore son « Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongols », une œuvre bien accueillie par le public, mais qui ne donna pas entière satisfaction à son auteur. Gaubil a écrit en outre plusieurs ouvrages concernant les dynasties chinoises, et il les a envoyés en Europe; le seul qui se soit conservé est le « Tang-Tchao-sse » (l'histoire de la dynastie des T'ang); il y identifie très justement les « Shu-noh », une tribu de l'Asie Centrale avec les « Huns ». Ce livre avait été envoyé par l'auteur à l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg, dont il était membre correspondant depuis 1747. On doit à Gaubil encore différents travaux historiques et géographiques sur Tokio, l'Annam et le Thibet. La « Description de la ville de Pékin » publiée en 1785 par Deslisle et Pingré à Paris n'est dans sa partie principale qu'un recueil de notes, prises d'un manuscrit de Gaubil. A côté de ce grand sinologue, mentionnons quelques autres de moindre importance : l'allemand Florian Bahr, compositeur de dictionnaires (arrivé en Chine en 1738, mort à Pékin en 1771); Pierre Fourreau (arrivé en Chine en 1733, mort en 1749); auteur d'une critique de la « Grammatica sinica » de Fourmont, Alexandre de la Charme (arrivé en Chine en 1727, décédé à Pékin en 1767) qui traduisit le « Sse-King » en français et composa un dictionnaire franco-sino-mongol; Pètré d'Incarville (arrivé en Chine en 1741, mort à Pékin en 1757; le dictionnaire sino-français qu'il a composé se trouve à la Bibliothèque Nationale); de Ventavou (mort en 1787 à Pékin), auteur du « Tao-shou-tse-yao » (introduction aux études supérieures) et du La-tin-no-ie (une grammaire latine à l'intention des Chinois) et traducteur du Tsoung-Young (de Koung-tse).

Parmi les missionnaires cités, le Père J.-J.-Marie Amiot occupe une place prépondérante (né en 1718, mort en 1793). En 1750, il avait débarqué à Macao; sur l'ordre de l'empereur Kien-Loung il se rendit, l'année suivante, à Pékin, où il resta depuis le jour de son arrivée, 22 août 1751, jusqu'à sa mort.

Les plus importants de ses nombreux ouvrages sont :

- 1° Eloge de la ville de Moukden;
- 2° Art militaire des Chinois (1772);
- 3° De la musique des Chinois, tant anciens que modernes;
- 4° Vie de Confucius;
- 5° Dictionnaire tartar-mandchou-français (1789).

A peine parue, la première édition de l'Art militaire des Chinois (1772) fut épuisée; l'ouvrage prit plus tard sa place dans le 7<sup>e</sup> volume du grand recueil de J. de Guignes, le « Tsoung-kouei-za-tsouen », « Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares Occidentaux, avant et depuis J.-Ch. jusqu'à présent »; l'annexe « l'Art militaire... » se trouve dans le 8<sup>e</sup> volume; « De la musique des Chinois, tant anciens que modernes » est reproduit dans le 6<sup>e</sup> volume et « La Vie de Confucius » dans le 12<sup>e</sup> volume du même recueil. Le dictionnaire tartar-mandchou-français (1789) fut considéré par les contemporains comme un vrai miracle. Amiot le soumit à Bertin, contrôleur des finances (1719-1792) qui le fit publier à Paris en 3 volumes. En outre, il composa une grammaire mandchoue qui reprit sa place dans le recueil<sup>25</sup>. Celui-ci contient en outre plusieurs travaux de Pierre Martial Cibot, (arrivé en Chine en 1758, mort en 1780, à Pékin).

Le progrès de la sinologie en France après la mort de Fourmont a été continu. Deux élèves de ce dernier y ont puissamment contribué. Son neveu Michel-Ange-André le Roux Deshauterayes mentionné plus haut qui avait étudié chez lui l'hébreu, le syriaque, l'arabe et le chinois. Après la mort de son oncle, il fut occupé comme traducteur et

interprète à la Bibliothèque Royale. En 1751, survint le décès de Pétis de la Croix, professeur de la langue arabe au Collège de France; le 11 mars 1752 il devint son successeur; il occupa la chaire des langues orientales pendant 32 années et se retira en 1784, Il mérite d'être cité parmi les sinologues, d'abord à cause de sa grammaire mandchoue mentionnée dans l' « Encyclopédie élémentaire », puis surtout pour sa « Lettre à M. Desflotes sur l'histoire véritable de l'orphelin Chinois de la Maison de Chao » (755). Enfin, il fut un précieux collaborateur de Maillac quand celui-ci composait son « Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire ». D'ailleurs il n'était pas le seul : Louis-Daniel Colson (mort en 1811) assumait la correction des volumes 2, 4, 6, 8, 10 et 11.

L'autre élève de Fourmont, Joseph de Gigne (1721-1800) est de beaucoup supérieur à Deshautesrayes.

Il avait commencé à étudier les langues orientales chez Fourmont, en 1736; en peu de temps il fit des progrès étonnants, surtout en chinois. Quand Fourmont remit, en 1742, sa « Grammatica sinica » à Louis XV, Guignes était présent. Le roi lui marqua sa bienveillance en lui assurant une bourse pendant plusieurs années. Après la mort de son maître, il faisait fonction de traducteur et d'interprète à la Bibliothèque Royale, en même temps que Deshautesrayes.

En 1748 parut son œuvre « Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs » (Paris), qui impressionna vivement les savants. En 1752, il devint membre de l'Académie des Sciences de Londres, l'année suivante de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ainsi que collaborateur du « Journal des Savants ». Nous avons déjà plusieurs fois fait mention de son « Histoire générale des Huns... » dont les trois premiers volumes parurent en 1756, deux autres en 1758, et qui marque dans l'histoire de la sinologie. L'ouvrage fut traduit en allemand par Daehnert (mort en 1785).

En 1757 il prit la succession de Jault, professeur de syriaque au Collège de France, qui venait de mourir.

Quand, en 1773, il fut question d'incorporer ledit institut à l'université, il se retira; par la révolution, il perdit la pension que l'Académie des Inscriptions lui versait. Malgré son âge avancé il se vit contraint d'accepter, pour pouvoir subsister, la place d'un conservateur à la section archéologique du Louvre. Enfin, il continua sa collaboration au Journal des Savants. Il a disserté sur les sujets les plus divers : sur la philosophie de Pythagore et celle des anciens Chinois, sur la chronologie établie par les moines bouddhistes, sur la géographie de la Chine, du Japon, du Thibet, sur les relations commerciales entre la Russie et la Chine, enfin il traduisit des parties du « Tsouen-Tsiou », le fameux ouvrage historique ancien, revu par Koung-Tse, et corrigea la traduction due à Gaubil. En étroite collaboration avec Batteux et Bréquigny il composa le recueil « Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts, les mœurs et les usages des Chinois, etc... (en chinois « Tsoung-tsa-tiouen ») qui acquit une réputation non moins grande que l'œuvre de Maillac. Les « Mémoires » parurent de 1775 à 1791 en 15 volumes. Un seizième volume contenant plusieurs articles de la plume d'Amiot et de Cibot y fut ajouté en 1811.

Un fils de Joseph de Guignes vécut longtemps comme consul de France à Canton; rentré dans son pays, il composa un traité de la langue chinoise en 3 volumes<sup>20</sup>.

<sup>19</sup> Biographie universelle, Tome 37, 1824, pp. 254-6; Henri Cordier; Bibliotheca Sinica.

<sup>20</sup> Biographie universelle, Tome 26, 1820, pp. 234-7.

<sup>21</sup> Abel-Démusat; Nouveaux mélanges asiatiques, Tome II, pp. 252-7.

<sup>22</sup> Henri Cordier; Fragments d'une histoire des études chinoises au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>23</sup> Biographie universelle, Tome 16, 1816, pp. 557-62. J.-M. Planchet, p. 57, p. 64.

<sup>24</sup> Henri Cordier; Fragments d'une histoire des études chinoises. J.-M. Planchet, p. 57, p. 64.

<sup>25</sup> Biographie universelle, Tome 2, 1811, pp. 47-9. J.-M. Planchet, p. 70, p. 75.

<sup>26</sup> Ditto, Tome 11, 1814, pp. 180-2.



Brûle-Parfum - Bronze Ming



# LAOTSE UND DIE BIOLOGIE

von Dr. HEINRICH STADELMANN

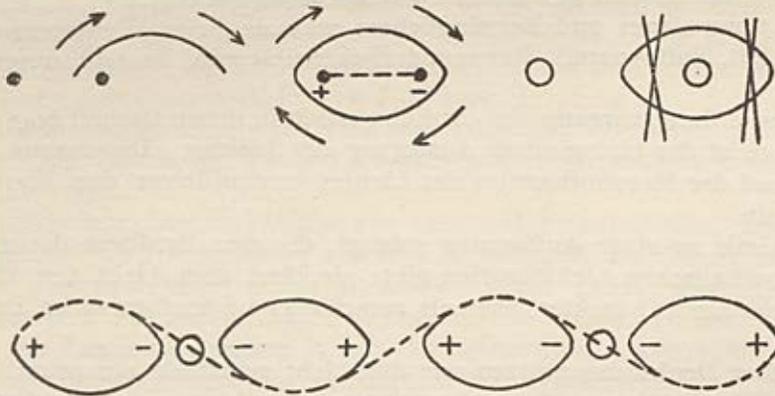
(Fortsetzung)

Das wird einleuchtend durch ein Beispiel. Das Licht wird von der Physik als eine Gegebenheit angesehen. Feinste Untersuchungen haben ergeben, dass das Licht einen Wellencharakter hat; es hat sich bei der Untersuchung des Lichtes aber auch herausgestellt, dass es korpuskulärer Natur ist. Mit anderen Worten, die Gestalt des Lichtes wäre als eindimensional, aber auch als dreidimensional anzusprechen. Zwei Auffassungen, die einander geradezu ausschliessen; und dennoch ihre Bestätigung finden. Diese Unstimmigkeit kommt aus der physikalischen Auslegung des Lichtes als einer Gegebenheit. Durchaus anders erscheint dem folgerichtig biologisch Denkenden die Gestalt des Lichtes.

Die Gestalt des Lichtes ergibt sich durch Verwandlung.

Aus Nulldimension wird durch Verwandlung die Eindimension; d.h. aus dem dynamischen Punkt wird die lineare Bewegung. Wir schalten dabei die Vorstellung eines bewegten Körpers völlig aus und nehmen die Bewegung als solche, die bekanntermassen von der Physik nicht beachtet wird und von der Mathematik nicht in Anwendung gezogen werden kann.

Ist die Nullwesenheit zur eindimensionalen Wesenheit geworden, so sagen wir unter Anwendung des biologischen Erfahrungssatzes, wonach der Vorläufer dem Nachkommen eine Vererbung hinterlässt, die Bewegung ist mit der Dynamik des Punktes geladen; und unter Anwendung des biologischen Satzes, dass die gewordene Gestalt vergeht und zurückkehrt zu ihrem Ausgangspunkt, woraus sie ehemals gekommen war, können wir



Die obere Bildreihe zeigt zu Anfang einen Punkt, der die Nulldimension versinnbildlicht.

Die aus der Nulldimension gekommene Eindimension ist durch die daneben stehende gekrümmte Linie gekennzeichnet, die sich (Figur 3) zu ihrem Ausgangspunkt zurückbeugt und dadurch eine Fläche (Zweidimension) ergeben hat; dieses elliptische Feld zeigt die beiden Brennpunkte, deren Verschmelzung zur Verwandlung in die daneben stehende Kugelform führt, was die durchstrichene Ellipsenform mit der darin befindlichen Kugel ausdrücken will.

Das untere Bild versinnbildlicht die Morphogenese und den Morphothanatos des Lichtes in deren verschiedenen Etappen und die dadurch bewirkte Fortpflanzung des Lichtes.

Die Positivzeichen bedeuten die durch den dynamischen Punkt sich ergebende Führung der Bewegung zu einem Aufstieg; die Negativzeichen deuten den Abstieg an.

Durch die unterbrochene Linie ist der durch Morphogenese und Morphothanatos des Lichtes gekommene Wellenlauf des Lichtes gekennzeichnet.

sagen, die aus Nulldimension gewordene Bewegung muss in ihren Ausgangspunkt münden; sie kehrt zurück zum dynamischen Punkt, der sie anfänglich hinausgeführt hat und nun zurückleitet.

Ein Auslauf und ein Rücklauf; Aufstieg und Abstieg.

In diesen beiden Vorkommnissen ersehen wir ein Positiv und ein Negativ; das eine lässt die eindimensionale Bewegung werden; das andere lässt sie vergehen. Wir haben die Morphogenese und den Morphothanatos der Eindimension vor uns.

Durch das Aufhören der eindimensionalen Bewegung ist aber eine andere, eine neue Form geworden. Durch Rückbeugung der linearen, eindimensionalen Bewegung an sich selbst, ist eine Fläche beschrieben; diese Fläche trägt in sich vererbungsmässig von der Bewegung her die positive Punktladung, die den Aus- und Aufstieg der Bewegung aus der Nulldimension ergab; sowie die negative Punktladung, die zur Rückbeugung der linearen Bewegung zu ihrem Ausgangspunkt führt.

Diese neu gewordene Gestalt, die Fläche, kann somit nur eine Ellipse mit zwei Brennpunkten sein.

Das Aufhören einer Seinsform hat eine neue, mehr verwickelte ergeben; es hat sich also eine Entwicklung vollzogen. Eindimension wurde Zweidimension.

Die zweidimensionale Fläche wird zur Dreidimension, zur Kugelgestalt; und zwar nach der gleichen biologischen Ablaufsregel vom Werden und Vergehen.

Die verschiedenen Punktladungen in der Fläche einen sich in Rückkehr zu ihrem ursprünglichen Ausgang; die Ellipsenachse muss folglich verschwinden; es bleibt ein neutraler dynamischer Zentralpunkt; die der Fläche mitgegebene Bewegung muss die flächige Zweidimension um den Zentralpunkt schwingen lassen; eine Kugelgestalt ist geworden und trägt in sich die Vererbungselemente ihrer Vorfahren.

Die dreidimensionale Kugelgestalt ist Materie; die zweidimensionale Fläche ist Elektron; die Bewegung ist Welle; die Nulldimension ist Dynamik. So ergibt sich durch Anwendung der biologischen Verwandlungsregel das Werden der Materie aus der Urdynamik Ruhe, die in jeder der aus ihr gewordenen Dimensionen wirkt.

Materie ist Gewordenes und Vergängliches; was sie beim Werdeprozess vererbungsmässig erhalten hat, Nulldynamik, Bewegung, Elektrizität wird im Auflösungsprozess wieder frei.

Dieser Verwandlungsvorgang der Nulldimension in ihrem Umlauf bis wieder zur Nulldimension entspricht der biologischen Auslegung des Lichtes. Die daraus sich ergebende Morphogenese und der Morphothanatos des Lichtes verdeutlichen das Werden des Seins aus dem Nichtsein.

Wir sind damit zu einer Auffassung gelangt, die eine Synthese der einander widersprechenden physikalischen Lichttheorien gibt; sie lässt dem Licht den Wellencharakter und den korpuskulären Charakter, aber als verschiedene Seinsformen im Lebensablauf des Lichtes.

In biologischer Denkweise müssen wir das Licht selbst als ein primitives Lebewesen kennzeichnen. Wie die Verwandlung der Dimensionen bis zum materiellen Lichtkorpuskel geführt hat, so verläuft die Verwandlung rückwärts bis zur Nulldimension. Damit ist der Lebenslauf des Lichtindividuum beendet; das Lichtindividuum ist zu Tode gekommen. Aber es hat Nachkommen; es pflanzt sich fort. Aus seinem Morphothanatos wird eine neue Morphogenese. Das Verwandlungsspiel geht weiter. Der Lichtstrahl ist die Aufeinanderfolge immer werdender und vergehender und wieder neu werdender Lichtindividuen.

In weiterer Entwicklung der lebendigen Gestalten käme ein Einrhythmisieren verschiedener Lichtarten zueinander in Frage, wodurch das Atom wird. So fort und fort bis zu den sehr verwickelt gestalteten Geschöpfen. Diese alle tragen den Verwandlungs-

regellauf ihres Urahnen, des Lichtes, in sich und somit beherrscht die dynamische Nulldimension jedes Geschöpf und die ganze aus ihr gewordene relative kosmische Welt.

Wie wir die Geburt des Lichtes aus Nulldimension aufgezeigt haben, so sagen wir, die Urnulldimension, dieses All, dem die Gesetze der Relativwelt fehlen, stürzt sich aus zur Weltbewegung, zur Weltellipse, zur Weltmaterienkugel. Damit sind auch Zeit und Raum als Relationen geboren.

Alles in dieser Relativwelt ist von der dynamischen Nulldimension nach der bestimmten Verwandlungsregel geworden; trägt vererbungsmässig die Nulldimension, diese schöpferisch drängende Dynamik in sich; sinnlich wahrnehmbar wird dieser Vorgang durch das Wachstum, durch die Ernährung und die Entwicklung der Geschöpfe, und insbesondere durch die schöpferischen Auswirkungen des Menschengestes; Geist im Menschen kommt gleich der dynamischen Nulldimension.

Diese aus Nulldimension gestürzte relative und deshalb kausale Zeitraumwelt wird durch Rückverwandlung in Gesamtheit zur Nulldimension zurückkehren. Nulldimension macht den Weg von sich zu sich; dazwischen liegt die von ihr ausgebaute Sinneswelt.

So kommt aus Tao, der Nulldimension, der « gestaltlosen Gestalt », dem « bildlosen Bild », aus dem Absoluten, das « sich selber zum Vorbild hat », aus dem « Nichtsein » das Sein und die sinnlich fassbare Wirklichkeit aller Gestalten mit allen ihren Relationen. Sie alle werden wieder vergehen und zurückkehren, woraus sie gekommen sind. (2) « Sein und Nichtsein erzeugen einander. » Das Sein hat zur Voraussetzung das Nichtsein; das Nichtsein wird durch Vergehen des Seins.

Tao ist Vererbungsgut der zeiträumlichen Welt; « Tao ist aller Geschöpfe Hort. » (62) Tao hält Leben und Tod in sich; Tao, die dynamische Nulldimension, leitet die Morphogenese und bestimmt den Morphothanatos.

\*  
\*\*

Wir wiederholen Laotse's tiefe Erkenntnis : « Tao erzeugt die Einheit. Die Einheit erzeugt die Zweiheit. Die Zweiheit erzeugt die Dreiheit. Die Dreiheit erzeugt alle Geschöpfe. Alle Geschöpfe haben im Rücken das Dunkle und haben das Lichte in sich und der unendliche Lebensatem gibt ihnen Einklang. »

Alles, was heute die Biologie, soweit sie sich kosmisch verankert, erstrebt und zu erkennen ersehnt, hat Laotse in wenigen fundamentalen Sätzen bereits zum Ausdruck gebracht und beantwortet.

Er spricht in seiner Ausdrucksweise von der nulldimensionalen Dynamik, woraus durch Verwandlung die Dimensionen stürzen; er erschaut die Geburt der Geschöpfe als Ergebnis dieser Verwandlungen; weiss, dass die Herkunft dieser Geschöpfe im Dunkeln, d.h. im sinnlich nicht Fassbaren, liegt und dass sie das Lichte, d.i. das Wahrnehmbare, in sich haben; in der Zusammenfassung (« und der unendliche Lebensatem » — das ist der Verwandlungsrhythmus als Erbe des urdynamischen Geschehens — « gibt ihnen Einklang »), verweist Laotse auf die organische Geschlossenheit, die jedem Geschöpf eigen ist und den Kosmos als Ganzheit auszeichnet.

\*  
\*\*

Morphogenese führt unweigerlich zum Morphothanatos.

Immer kehrt Tao in sich zurück; das bedeutet den Tod, das Vergehen alles Gewordenen, aller Geschöpfe. « Es wandelt im Kreise und kennt keine Unsicherheit. » (25) Eine strenge Determination spricht aus diesen Worten Laotse's.

Wie will Laotse Tao beeigenschaftet? Er bekennt: « Ich weiss seinen Namen nicht; ich bezeichne es als Tao. Mich mühend, seine Art zu künden, nenne ich es: gross. Gross, damit meine ich: immer im Flusse. Immer im Flusse, damit meine ich: in allen Fernen. In allen Fernen, damit meine ich: in sich zurückkehrend. » (25)

Ein Kreislauf des Geschehens.

Tao — der Weg. Der Weg; gross; denn es ist der Weg, den die ganze Welt und jedes Geschöpf in ihr nimmt und nehmen muss. Der Weg durch eine Fülle von Relationen, Begegnungen, Schicksalen; deshalb Tao, der Weg, immer im Fluss. Der Weg vom Nichtsein zum Nichtsein nach vielen dazwischen fliessenden Verwandlungen; der Weg vom Absoluten zum Absoluten; der Weg vom Jenseits durch ein Diesseits zum Jenseits; der Weg durchs Leben und durch den Tod. Und darum « in sich zurückkehrend. »

\*\*

Laotse hat als Kosmobiologe die Wanderung durch das Allgeschehen unternommen und hat die Welt in ihrer Ganzheit erschaut und erlebt. Er hat auf seinen Wanderwegen durch das All nicht Grössen gefunden, wie die Mathematik sie kennt; kein Axiom, das besagt, jede Grösse sei sich selbst gleich; von Gleichungen hat sich ihm nichts gezeigt. Verständliche Fiktionen, wie sie Menschen mit Teileinstellung zur Welt konstruieren, sind ihm nicht begegnet.

Laotse erschaute eine Alleinheit, der eine eigene Mathematik innewohnt; die Mathematik des Lebens mit ihrer Verwandlungsregel, die das Werden und Vergehen der Gestalten leitet. Er ist mit dem Fluss der Geschehnisse gegangen bis zu deren Mündung in das Nichtgeschehen, woraus Zeit und Raum und alle Gestalten gekommen waren, und beladen mit der Vererbung des Tao die Relativwelt ausmachen.

« Tao wirkt die Dinge. » « Alle Geschöpfe verdanken ihm ihr Dasein. » (21) Diese Sätze sprechen von der Geburt der Geschöpfe aus Tao. Über das Wie? dieser Geburt spricht die morphogenetische Verwandlungsregel. Wieder zeigt sich Laotse als Kosmobiologe, wenn er sagt: (39) « Wären die Geschöpfe nicht lebendig dadurch, so müssten sie erlöschen; » oder « Tao ist allgegenwärtig » (34); er erkennt somit die Übertragung des Tao auf die Geschöpfe an, in denen Tao weiter schafft.

Laotse weiss, dass sich immer alles verwandeln muss und dass jede Verwandlung durch Rückkehr zum Ausgangspunkt zu geschehen hat; er hat erkannt, dass dadurch neue, anders geartete Gestalten werden; dass der Tod ein neues Leben schafft.

Laotse weiss das durch innere Schau, wo er Eins wurde mit dem Allgeschehen. (16) « Wenn wir äusserste Selbstenteignung erreicht, die Stille unerschütterlich bewahren, so mögen alle Wesen zugleich sich regen: Wir schauen zu, wie sie wiederkehren. Der Wesen zahllose Menge entwickelt sich, doch jedes wendet sich zurück zu seiner Wurzel: das ist Stille. Stille: das ist Rückkehr zur Bestimmung. Rückkehr zur Bestimmung, das ist Ewigkeit. Die Ewigkeit erkennen, das ist Weisheit. »

Eine Weisheit, die das Wissen von sich und der Welt bedeutet.

\*\*

Wie hell leuchtet Laotse's kosmobiologische Auffassung in die durch Teilwissen zerstückte Menschenwelt! (18) « Tao ward verlassen, Klugheit und Erkenntnis kamen auf: So gab es die grossen Lügen. » Das Teilwissen, das sich nicht unter einheitlichen Gesichtspunkt stellen kann, begann zu herrschen; gewaltsam versuchte man die Bruchstücke zusammen zu schweissen; aber es ergab sich kein befriedigendes Bild der Welt, worin der

Mensch sich wiederfinden konnte. Es entstanden lebensunechte Lebensleitung und Lebensführung für die Menschen. Der Mensch und sein Leben wurden mechanisiert. Die Politik des Lebens, die auf organische Schöpfungen zielt, ward verdrängt.

\*  
\*\*

Matriarchalisch könnte man die Politik des Lebens nennen. Sie zielt auf gedeihlichen Lebensausbau. Auffallend, wie Laotse sich auf das Weibliche und auf die Leben gebende und Leben betreuende Mutter bezieht, wenn er von Tao, dem Urgrund und Erhalter alles Seins spricht.

(52) « Der Anfang des Seins der Welt heisst die Mutter der Welt. » Tao, (25) « man kann es fassen als die Mutter des Welt. » « Der Geist der Tiefe » (das ist die ungestaltete dynamische Nulldimension) « stirbt nicht. Das ist das Ewig-Weibliche. Des Ewig-Weiblichen Ausgangspforte ist die Wurzel von Himmel und Erde... Sein Wirken geschieht von selbst. »

Vom Tao, diesem Mütterlichen, sagt Laotse, dass es schafft, (51) nährt, aufzieht, schützt. Und von sich selbst bekennt Laotse (20) : « Ich halte wert die spendende Mutter. »

Müheles, von selbst, weil natürlich geregelt, vollzieht sich der Organismusausbau der Geschöpfe; aus und durch Tao. Tao, die Urmutter, Urheimat der Welt. Was diese Mutter ihren Kindern mitgegeben hat, hält die Kinder in enger Verbindung mit ihr.

Was ist es in unserem Leben, das uns stets aus allen Gefahren, worein wir uns selbst durch Nichtbeachtung der Lebensregel verstrickt, befreien kann ? (61) « Das Weibliche siegt durch seine Stille über das Männliche », sagt Laotse. Das bedeutet, Helfer in rationalistischen Nöten ist das von selbst waltende Tao.

Wir wissen, dass das europäische Kultursystem vom Verstand gezimmert ist; also auf Rationalismus beruht. Rationalismus aber beruht auf Materialismus und kennt nur Grössen und rechnet mit deren gegenseitigen Relationen. Diese Verstandestätigkeit ist vom Manne ausgegangen; europäisches Kultursystem ist patriarchalische Institution; ist abseits von der Natürlichkeit des ganzen Lebensgeschehens; ist Teilerzeugnis des menschlichen Geistes.

Mit unausbleiblicher Folgerichtigkeit zieht Laotse aus seinem kosmobiologischen Denkergebnis eine Ethik des Lebens. Nur das Durchdenken der biologischen Erfahrung vom Werden und Vergehen bis zum Letzten konnte Laotse zum Kündler von Regeln für individualen und sozialen Lebensausbau machen.

So wird der Biologe Laotse zum Lebenspraktiker.

\*  
\*\*

In einem Spruch äussert sich Laotse über das Nichtverstandenwerden seiner Ausführungen : (70) « Meine Worte sind ganz leicht zu verstehen und ganz leicht auszuführen, und doch ist niemand auf Erden imstande, sie zu verstehen und auszuführen. Diese Worte haben einen Vater. Diese Taten haben einen Herrn. Weil die nicht verstanden werden, darum werde ich nicht verstanden. »

In der Tat wurde Laotse mangelhaft oder nicht verstanden; wenn das durch Europäer geschah, ist es nicht zu verwundern. Man hat in Europa Tao dem Begriff Gott gleichgesetzt; hat Laotse als Pantheisten angesprochen, auch als Vorläufer der Ideenlehre Platons. In neuester Zeit sprach sogar ein Sinologe, der sich mit Laotses Werk befasste, von einem « grotesken » Schaffen Laotses !

Aber auch die Biologie konnte Laotse bisher nicht nahe kommen; lag sie doch in Ket-

ten des Mechanismus oder war von Fiktionen geführt. Diese Biologie, die als eine Standpunktwissenschaft am Leben vorbeisah, konnte an Laotse's Offenbarungen nicht heran. Sogar Laotse's Landsleute blieben dem Grossen viel an Verstehen schuldig, trotz der vielen Kommentare, die seinem Werk gefolgt sind, wie heute manche Chinesen bekennen.

Und trotzdem lebte jeder Chinese nach Laotse's Auffassung vom Leben und Lebensgeschehen. Nicht der analysierende Verstand hat den Chinesen die praktische Lebenskunde Laotse's vermittelt; intuitiv erfasste der Chinese seinen Laotse; er erfüllte die Wahrheit der Worte, die von der Echtheit des Lebens sprachen; und überliess sich ihrer Wirkung.

Wären sie unecht gewesen, so hätten sie nicht in dem grossen Volk der Chinesen, das so wenig durch Staatsgesetze gehalten war, individuell und sozial zu lebendiger Auswirkung kommen können.

Man möchte sagen, der Chinese lebte im Jenseits und im Diesseits zugleich; er liess Tao unbehindert walten und vergass dabei nicht, der relativen Welt gerecht zu werden; er gab sich der schöpferischen Ruhe hin und handelte, wenn er fühlte, dass die Zeit zu handeln für ihn gekommen war.



Laotse betont die Ethik des Nichthandelns. (51) « Wird Tao geehrt und das Leben gewertet, so bedarf es keiner Gebote : und alles geht beständig von selbst. Darum, lass Tao erzeugen, nähren, vermehren, bilden, vollenden, reifen, aufziehen, schützen. »

Dieses « von selbst » hat sich in der chinesischen Lebenspraxis weitest und tiefst ausgewirkt. Laotse's Erkenntnis : (32) « Tao ist ewig ohne Handeln, und nichts bleibt ungewirkt », hat sich in die chinesische Seele eingegraben. Wenn Laotse aus kosmobiologischem Erkennen heraus sagt, (50) « Alles geht beständig von selbst », so muss er den lebenspraktischen Schluss ziehen : (3) « Das Nicht-Handeln üben, so kommt alles in Ordnung. »

Wie unrichtig, wie geringschätzig wurde dieses « Nicht-Handeln » oft gewertet ! Man hat in diesem « Nicht-Handeln » die Ursache ersehen, warum China nicht zum Ausbau einer Art von Kultur gelangte, wie es in den Westländern der Fall war.

China blieb infolge seiner organismischen Lebensauffassung dem Rationalismus fern. Chinas Kultur ist kosmisch gewirktes Werk; ist Geschöpf, wie ein Naturgeschöpf; spricht von dem Selbst, das in ihm waltet und das es hat werden lassen; ist nicht durch Verstandesrechnung, sondern durch Mathematik des Lebens mit dem Axiom (40) « das Sein entsteht durch Nichtsein » geworden. « Nichtsein » ist gleich der schöpferischen, auf uns vererbten Urdynamik.

Man stelle das organismisch gebaute Familiensystem einer westländischen Wohlfahrtseinrichtung gegenüber, und der Unterschied zwischen chinesischer und abendländischer Kultur tritt sofort hervor.

Das Familiensystem, das jedem Blutverwandten zugute kam, war von selbsttätiger Liebesneigung gebaut, durchdrungen und gehalten. Die westländischen sozialen Fürsorgestellen sind aus rationalistischen Erwägungen gekommen, es fehlt ihnen das Verbindende zwischen Gebendem und Nehmendem; deshalb haben sie den Charakter einer staatlichen Almosenstelle.

Wenn China nicht zum Ausbau der Technik kam, so lag das wieder in der chinesischen Lebensauffassung, die Kunst erheischte. Die grandiosen Bauwerke Chinas, wie die grosse Mauer, der Kaiserkanal, sind mehr als Kunstwerke zu bewerten, denn als technische. Der Chinese spricht nicht gern von der Grossen Mauer. Warum ? Ihre Errichtung geschah auf Kaiserlichen Befehl durch Zwangsarbeit. Das widerspricht dem chinesischen

Gefühl der Lebensfreiheit. Dazu war in China das Handwerk wie Kleinkunst gepflegt. Alles in Chinas Kultur trägt den Charakter des Organismischen.

Das gewaltigste Kulturwerk Chinas aber liegt in der Seele des Menschen; Laotse nennt es (81) : « Wirken, ohne zu streiten. » « Wirken », nach Tao; « Streiten kommt durch das Handeln. » Wer Tao verloren hat, muss nur handeln. Man wirkt durch Tao und man handelt mittels Verstand. Der Unterschied ist deutlich; dort organisches Wirken und Schaffen; hier Mechanisierung. Eindringlich legt Laotse den Fürsten, Regierenden und Erziehern das Ethos des Nicht-Handelns ans Herz : (75) « Dass die Leute schwer zu leiten sind, ist, weil ihre Oberen zu viel machen. » (57) « Zur Leitung des Staates braucht man Regierungskunst, ... » « Darum spricht ein Berufener : Ich handele nicht, und das Volk wandelt sich von selbst. Ich liebe die Stille, und das Volk wird von selbst recht. » ... « Hat der Herrscher nicht die rechte Art, so verkehrt sich die Ordnung in Unordnung » (58), « und die Tage der Verblendung des Volkes dauern wahrlich lange. »

Aus der Ethik des « Nicht-Handelns » zieht Laotse auch seine Stellung zum Krieg. (30) « Wer nach Tao dem Fürsten hilft, zwingt nicht mit Waffen die Welt »; er weiss, (30) « wo Kämpfer geweiht, wachsen Disteln und Dornen; hinter den grossen Heeren her kommt sicher die böse Zeit. » Krieg widerspricht dem organismischen Lebensausbau. (31) « Menschen töten in grosser Zahl, das soll man beklagen mit Tränen des Mitleides. Wer im Kampfe gesiegt, der soll wie bei einer Trauerfeier weilen. »

Der biophile Laotse weiss, dass immer dann, wenn die natürliche Lebensregel verlassen wird, und rationelle Gewaltmassnahmen sich geltend machen, eine Leidensgeschichte der Menschen und Völker sich auf tut.

Allerdings, wer nicht mit dem klaren Blick des Biologen in die Urtiefen des Lebens zu dringen vermag, der sieht nur mit Sinnen die relative Zeitraumwelt an und findet nur Spannung und Gegensätze und folgert, das Leben sei dauernde Aktion; und im Kampf bestehe seine Rechtfertigung. Eine Auffassung, aus europäischer Teileinstellung zur Welt gewonnen. Dagegen Laotse : (37) : « Tao » (die schöpferische Urdynamik) « ist ewig ohne Handeln, und nichts bleibt ungewirkt. Wenn Fürsten und Könige ihn zu wahren verstehen, so würden alle Geschöpfe von selbst sich gestalten. » (29) « Die Welt erobern wollen durch Handeln : Ich habe erlebt, dass das misslingt. Die Welt ist ein geistig Ding, das man nicht behandeln darf. Wer handelt, verdirbt sie. » Immer ist dabei unter « Handeln » die rationalistische « Geschäftigkeit » zu verstehen, wie aus Laotses Worten und dem Sinn, den er ihnen beilegt, hervorgeht.

Ein gewaltiges Lebensethos spricht aus der Feststellung, dass nur das schöpferische Geschehenlassen dem Sinn des Lebens gerecht wird. Dieser Sinn des Lebens besteht in der organisierenden Ausgestaltung der Geschöpfe zu Selbsten und in der organisierenden Beziehung dieser Selbste zu anderen und zu Allem. Darauf beruht die natürliche Weltordnung.

\*\*

(45) « Reinheit und Stille ist der Welt Richtmass. » Wer den Ablauf des natürlichen Geschehens nicht rein hält, ihm Beimengungen geben will oder nur mit Teilen dieses Ablaufes rechnet, und nur die schöpferische Ruhe stört, der vergeht sich gegen die Weltordnung und bringt Unzuverlässigkeiten in sein Leben und das der Anderen. Er muss sich schliesslich für seine Lebensführung künstlicher Stützen bedienen oder muss dulden, sie bei sich anwenden zu lassen. Er geht wie auf Krückstöcken durchs Leben oder wird zwangsläufig geschoben.

(18) « Tao ward verlassen; so gab es Moral und Pflicht. Die Blutsverwandten wurden uneins : So gab es Kindespflicht und Liebe. Die Staaten kamen in Verwirrung und Unordnung : So gab es treue Diener. » Laotse zeigt uns die Machenschaften, die zur Rege-

lung menschlicher Lebensverhältnisse angewandt werden müssen, sobald der Mensch durch sein Handeln sich von der Echtheit des auch in ihm waltenden schöpferischen Allgeschehens abwendet. Dann wird der Mensch in die Sackgasse des Verstandes geführt, wo Fiktionen die Lebenswahrheiten ersetzen müssen. Hart stellt Laotse die Ganzschau gegenüber den Teilbetrachtungen der Welt, wie sie der Verstand vornimmt. Wer glaubt, Tao, diese sich als Intuition im Menschen erweisende schöpferische Dynamik, umgehen zu dürfen und sich nur an die sinnlich fassbaren Dinge und Geschehnisse halten zu müssen, der verliert den Halt.

Was wir Moral und Pflicht nennen, sind Sprösslinge des Rationalismus; sie können jederzeit für augenblickliche Zweckmassnahmen geändert werden. (38) « Solche Moral ist Treu und Glaubens Dürftigkeit und der Verwirrung Beginn. » In welcher unabänderlicher Erhabenheit steht dieser Moral das Ethos des Lebens gegenüber, das dem Menschen die Aufrichtigkeit nicht beugt und keine Heuchler zulässt!

Das Menschenleben regelt seinen ordnungsmässigen Ablauf von selbst, wenn nicht Absichtlichkeiten den Sinn des Lebens stören. Treue zum Leben und zu seinem Ethos verbürgt « hohes Leben ».



Laotse aus Biologie gewonnene Lebensethik sagt, dass die menschlichen Tugenden sich von selbst ergeben, wenn der Weg des bauenden Lebens nicht angegriffen wird. (24) « Wer selbst etwas sein will, wird nicht herrlich. » (49) « Der Berufene hat kein Herz für sich. Er macht der Leute Herz zu seinem Herzen. » Solcher Tugend ist nur der Mensch fähig, der sein Ich ins All zurücklegt und das All in seinem Ich erfühlt.

Die Abstraktion vom eigenen Ich — (24) « Wer selbst etwas sein will, wird nicht herrlich » — ist die grosse Tugend, die sich in Anwendung von Laotse's Betrachtung des Weltgeschehens von selbst ergibt. (77) « Der Berufene wünscht nicht, seine Bedeutung vor anderen zu zeigen. » (22) « Er tut sich selbst nicht hervor, darum wird er erhoben. » (13) « Ehre ist ein grosses Übel durch das Ich. » Kleinlicher Egoismus, Hochmut, Anmassung, Eitelkeit können bei der organismischen Einstellung nicht aufkommen; sind diese Untugenden doch jederzeit Folgen des Sehens einer Welt in Teilen und daraus folgend, der Spaltung der Welt in Stücke! (79) « Wer Tao nicht hat, der hält sich an die Forderungen. » Stets muss der einseitig eingestellte Mensch nur nach augenblicklichen Forderungen der Stunde handeln, ohne auf festem Lebensgrund zu stehen. Er wird zum Konjunkturjäger, wird hastig und kommt zu Leiden; und ist selbst nur noch ein verbrauchbares Objekt für die Ereignisse des Tages. Er selbst wird zum Spielball der Ereignisse, die ihn beherrschen. In der Praxis zeigt sich das deutlich bei der rationalistischen Weltpolitik und bei der rationalistisch geführten Wirtschaft. Unaufhörlich schwebt der Mensch dabei in Unsicherheiten und in Gefahr. (48). « Das Reich des Lebens erlangen kann man nur, wenn man immer frei bleibt von Geschäftigkeit. Die Vielbeschäftigten sind nicht geschickt, das Reich des Lebens zu erlangen. » Eine Erklärung Laotse's für die Ethik des Nicht-Handelns.

Man muss auf die Stimme des Lebens hören, die uns als Erbstück vom Weltwirken mitgegeben wurde; diese Regung wirken lassen, dann geschieht alles richtig zur richtigen Zeit. (48) « Beim Nicht-Tun bleibt nichts ungetan. » Es wäre verkehrt, darin eine Lässigkeit zu erblicken. Der Mensch handelt aus sich heraus, wie es das Leben ihm sagt; darnach macht er Pläne und wirkt; so ist Laotse's Ethik des Nicht-Handelns zu verstehen. Vor den Klügeleien des Verstandes ist das Leben. Wer das in sich erfühlt, dem gibt Laotse den Ausblick für das Leben: (13) « Wer in seinem Ich die Welt ehrt, dem kann man wohl die Welt anvertrauen. Wer in seinem Ich die Welt liebt, dem kann man wohl die Welt übergeben. »



### CH'ANG O AND THE MOON

By T'ang Yin, A. D. 1470-1523. On paper.

Ch'ang O is said to have stolen from her husband the pill of immortality which he had obtained from Hsi Wang Mu and to have bolted with it to the moon. Another account says that she ate the pill and was turned into an immortal before entering the moon. It is also said that there is a cassia tree in the moon and again that the figure we see there is that of a hare compounding medicine in a pestle. In this picture all of these features are combined. The graceful figure is that of Ch'ang O who is carrying a hare. Behind her there is a cassia tree. At the side is a beautifully written annotation by the scholarly artist who painted this picture. He modelled his style after that of Li T'ang. Whether in landscape or figure painting there is always an air of refinement in his work.





Laotse's kosmische Biologie mit der von ihm daraus abgeleiteten Regel für die menschliche Lebenspraxis steht einzig da; gewaltig, wie das All in seiner Einheit selbst. Laotse schöpfte aus der Schöpfung die Regeln der Weltordnung und damit das ordnende Geschehen in der Menschenwelt. Der Biologe wird zum Biophilen.

Es wäre verkehrt, Laotse's Buch in Einsamkeiten studieren zu wollen. Laotse bringt keine Buchweisheit für Buchgelehrte. Mitten im Leben steht Laotse; ist Lebenspolitiker, der die Wirklichkeit vor Augen hat und zugleich in Hintergründe schaut; ein Mensch, der die menschlichen Schwächen kennt und das Mittel zur Erstarkung weiss.

Das Ziel, das Laotse den Menschen zeigt : Kultur des Lebens.



Die Menschenwelt steht heute an einer Wende.

Die europäische Welteinstellung war eine nach Teilen angeordnete; somit konnte es zu hoher Ausbildung einzelner sogenannter wissenschaftlicher Disziplinen kommen; aber die wissenschaftliche Behandlung von Ganzheiten (nicht « Grössen » !) musste unberücksichtigt bleiben. Ganzheiten, wie sie die lebendigen Organismen sind, konnte man wohl physikalisch untersuchen und man fand bei ihnen auch Gesetzmässigkeiten, die mit den physikalischen übereinstimmten. Daraus wurde der Schluss gezogen, biologische Vorkommnisse seien mechanisch auszudeuten. So konnte die Grundregel des schaffenden Lebens nicht gefunden werden trotz aller diesbezüglichen Bemühungen.

Wir geben dem Leben zurück, was des Lebens ist; lassen alles, was die Physik aus ihm herausgezogen hat, eingegliedert im Allrhythmus. Wie das geschehen kann, hat unsere Morphogenese des Lichtes gezeigt. Wir halten uns an den Erfahrungssatz vom Werden und Vergehen; daraus folgt von selbst die Verwandlungsregel, wonach Gestaltung, Entwicklung, Wachstum, Ernährung, Tod geschehen.

Wenn wir den Blick in die Allheit nicht verlieren, werden wir die Zusammenhänge von allem Werdenden, Gewordenem und Vergehendem finden und werden Bestimmung, Zufall, Schicksal begreifen lernen.

Der Biologie obliegt es, eine Kosmologie als Zentralwissenschaft zu schaffen; dann können wir auch, als Zugehörige zum All, die Regeln für unsere Lebensführung ableiten vom allgemeinen Lebensethos. Nach den Offenbarungen des organismischen Lebenswirkens werden wir dann unsere Lebensgestaltung und Lebenshaltung organismisch werden lassen.

Wie einfach ist das alles ! Wie einfach wird dann auch die Regelung des Menschen- und Völkerlebens für sich und in Gegenseitigkeiten sein !

Von selbst wird sich das Wirtschaftsleben zu einem Weltwirtschaftsorganismus ausbauen, der nicht vom Gewinn ausgeht, sondern gedeihliche Entwicklung zum Ausgangspunkt nimmt. Eine Hygiene des Lebens wird erstehen.

Von selbst wird eine Technik sich ausschälen mit der Mathematik des Lebens, die keine Grössen, sondern Organismen, keine Gleichungen, sondern Ausgleich kennt; eine Technik mit der Logik des Lebens, der Umwege und Gelegenheiten Sicherheiten für eine organismische Gestaltung bedeuten. Eine Technik, ausgehend von der Ganzwissenschaft, der Kosmologie; eine Technik des Organismischen, der die biologische Grundregel, die Verwandlungsregel, zur Seite ist; eine Technik der Kultur.

Die Zeit der lebensvernichtenden Alleinherrschaft des blendenden und verblendenden Rationalismus neigt zum Ende. Im Westen breitet sich diese Einsicht immer mehr aus. Im Osten nützt Japan die Weltverwirrung rationalistisch aus. China wankt, viele

junge Chinesen, die von Europa und Amerika nach Hause zurückkehren, haben sich Westländisches angeeignet und wollen ihren Ursprung verleugnen. Sie sagen, was soll uns Laotse samt seinem Tao nützen? Wir haben dadurch nur immer den Kürzeren gezogen. Tun wir es den Sinnesmenschen und Rationalisten nach! Sie sprechen, wie ehemals schon Leute zu Laotse's Zeiten sich äusserten. Laotse berichtet selbst: (67) « Alle Welt sagt, mein Tao sei zwar grossartig, aber er scheine für die Wirklichkeit nicht geschickt. » Und er äussert sich dagegen: (67) « Aber gerade das ist ja seine Grösse, dass es für die Wirklichkeit nicht geschickt erscheint. Denn die Geschicklichkeit führt auf die Dauer zu Kleinlichkeit. » Will sagen, wer sich stets konjunkturmässig anpasst, kann für die Dauer dem Leben keinen Sinn abgewinnen.

Gewiss sollen die Errungenschaften der bisherigen Wissenschaften und der Technik nicht verloren werden; und das Leben mag jedem zur Freude werden. Aber wer Teilwissenschaft betreibt, möge sich dabei stets bewusst bleiben, dass er das Objekt seiner Untersuchung einer lebendigen Ganzheit entnommen hat, von der er von seinem wissenschaftlichen Standpunkt aus nichts erfährt; es ergeht ihm wie einem Anatomen, dem das eifrigste Studium der abgestorbenen Körperteile über das Leben in Ganzheit nichts sagen kann.

Wenn der Chinese dessen eingedenk bleibt, kann er durch die ihm eigene organismische Einstellung die Wissenschaften und die Technik durch neue Arbeitsmethoden bereichern und er kann zu neuen Ergebnissen kommen.

Was für die Wissenschaft gilt, gilt auch für unsere tägliche Lebenspraxis und für die wirtschaftlichen Beziehungen. Wer kosmobiologisch wirkt, schafft neues Kulturgut als folgerichtiges Entwicklungsergebnis des schaffenden All.

Wir suchen Neues. Dies Neue ist das Uralte; es ist das Leben.

Wenden wir uns zurück in vergangene Zeit, so sehen wir, dass Laotse bereits in engster Fühlung mit der Biologie den Weg uns zeigt, den wir bei unserem Suchengang einschlagen können. Laotse verweist uns in die unsichtbare Feinwelt des kosmischen Geschehens und führt uns von da zur Welt der sinnlich wahrnehmbaren Gestalten. Er zeigt die Einheit dieser beiden Welten auf; er stellt uns mitten in diese Welten, die eine einzige sind, hinein; er gebietet nichts, verbietet nichts.

(51) Er sagt nur dies: « Wird Tao geehrt und das Leben gewertet, so bedarf es keiner Gebote und alles geht beständig von selbst. » Wenn er noch sagt (51): « Unter allen Geschöpfen ist keines, das nicht Tao ehrt und das Leben wert hält », so lassen diese Worte Laotse's aufmerksam und erwecken Selbstbesinnlichkeiten.

Wir Menschen sind eingewoben in die Fülle der kosmischen Verwandlungen.

(73) « Des Himmels Netz ist gross und weitmaschig; aber es entgeht ihm nichts », spricht Laotse.

Erkennen wir, dass wir als Einzelheiten dennoch verstrickt im Allgewebe sind, so werden wir unserer Berufung im Verkehr von Mensch zu Mensch bewusst. Einzelleben und soziales Leben kann sich nur nach der schöpferischen Lebensregel richten, wenn das Menschenleben nicht zu Schanden kommen und jeder Mensch als ein Selbst sich fühlen soll.

Handelt es sich um viele Menschen, um ein Volk, das einen Leiter hat, so heisst es bei Laotse: (17) « Herrscht ein ganz Grosser, so weiss das Volk nur eben, dass er da ist... Die Werke wurden vollbracht, die Arbeit wurde getan, und die Leute im Volk dachten Alle: Wir sind selbständig. »

Vergeht sich aber ein Mensch in Missachtung oder Verkehrung des bauenden Lebens und begeht er andern gegenüber schwere Unzuträglichkeiten, sollte man den « ergreifen und töten », fragt Laotse. (74) « Es gibt aber einen, der das Töten überwacht und tötet. Wer nun statt dieses Einen, der das Töten überwacht, tötet, der gleicht dem Manne, der

statt des Zimmermannes die Axt führt; der wird selten davonkommen, ohne sich die Hand zu verletzen. »

Wir sehen, wie Laotse stets und überall den Kreisschluss wiederfindet, den ihm seine Schau ins kosmisch Tiefe geoffenbart.

Das Schicksal bringt Ausgleich; wenn auch nicht stets in diesem Augenblick und in dieser Form, wie wir es kurzzeitig wünschen. Die organisierende Lebensregel richtet sich nicht nach Raum- und Zeitmassen; ihre Aufgabe ist, zu vollenden. Ein gewaltiges Vertrauen auf die Urdynamik des Lebens spricht daraus; und eine hohe Achtung vor dem Leben.

(59) « Wer über die erzeugenden Kräfte des Reiches (des Lebens) verfügt, der ist fähig, dauernd zu bestehen. » Treffendere Worte über Laotse können nicht gesprochen werden, als dieser Satz sie birgt, den Laotse selbst, der Grosse, Berufene, geprägt. Sie haben die Spanne des Lebens ihres Künders überdauert; sind Lebensgut zahlloser Millionen von Menschen Jahrtausende lang gewesen; sind heute noch lebendig und tauglich, die Welt der Menschen aufzurichten.

Vergangenheit und Gegenwart und Zukunft sind Eines im Sinne des Lebens.

Wie nahe ist uns heute der Biologe Laotse !

## LES « KONAISHO »

Ceux de nos contemporains qui désirent se renseigner sur l'ancienne musique chinoise et l'écouter là, où elle est conservée le plus fidèlement, feront bien de se rendre à Tokio car, oubliée dans son pays d'origine, elle est gardée et cultivée par l'orchestre de la Cour Impériale (« Konaisho »).

Sans doute y répondra-t-on gravement à l'interrogateur que cette musique existe au Japon depuis les temps mythologiques. En réalité, venant de Chine en même temps que le bouddhisme, elle n'y fut guère introduite avant le VI<sup>e</sup> siècle, époque où le pays s'assimila toute la culture chinoise, alors tellement supérieure. Il en résulta l'adoption de nombreux instruments de musique comme les flûtes, les luths, les tambours, et, en première ligne, le « cho » (en chinois « tcheng »), qui appartient exclusivement à la Chine.

Des Européens, ayant vécu plus ou moins longtemps en Extrême-Orient, ont souvent décrit l'impression que ces sons, absolument étrangers à l'oreille occidentale, avaient produit sur eux. Les récits sont parfois bien superficiels, mais souvent on y découvre l'effort de pénétrer plus profondément dans le monde musical. Malheureusement ces écrits émanent de profanes du point de vue musical, de médecins, de missionnaires, etc... Ni des physiciens, ni des spécialistes capables d'étudier la musique d'une façon scientifique ne se sont jamais occupés de la musique chinoise, champ laissé en friche.

Nous dépendons donc entièrement de récits, auxquels on ne peut guère attribuer une valeur scientifique et qui, d'ailleurs, ne se réfèrent qu'à la musique populaire la plus répandue; la musique classique, par contre, n'arrive jamais, ou seulement dans des cas tout à fait exceptionnels, à l'oreille de l'Européen; elle n'est jouée à la Cour Impériale de Tokio qu'au moment des grandes solennités et les exécutants et gardiens de cet art aiment, à cet égard, faire preuve de réticence et de cachotterie vis-à-vis des Européens et des autres curieux.

Je crois être qualifié pour parler de cet art ancien; car, musicien pratiquant, j'ai passé quinze années en Extrême-Orient où je me suis trouvé en contact étroit avec les musi-

ciens du « Konaisho »; il m'a été d'autant plus facile de gagner leur confiance que plusieurs de leurs fils étaient mes élèves.

Des instruments précieux, très anciens me furent montrés; on les joua devant moi; en ma présence on étala les costumes luxueux et on m'entretint de l'invention des instruments et de leur évolution. Cependant la complaisance n'alla pas jusqu'à me faire entendre l'orchestre dans son ensemble; après tout je n'étais qu'un commun mortel, devant lequel l'exécution d'un morceau de musique eût signifié, il y a quelques années encore, une profanation. De nos jours, cependant, le disque du gramophone est accessible à tout le monde. Lui seul reproduit fidèlement des parties de cette musique de cérémonie; car on ne pourrait la faire rentrer dans la portée occidentale sans lui enlever son caractère particulier. On la réduirait à rien en voulant l'harmoniser à l'europpéenne. Une telle tentative serait aussi absurde que d'essayer d'introduire une perspective dans un lavis.

Il est plutôt bizarre que la gamme chinoise, qui est à la base de cette musique, constitue toujours encore un point de controverse. On lit parfois qu'elle consiste en « cinq » tons du mode mineur occidental. Le « septième » aurait donc été omis. Ceci s'accorderait assez bien avec les principes philosophiques des Chinois, qui, à une époque très reculée, connaissaient 5 planètes, 5 éléments, 5 couleurs, 5 viscères, etc...; ce qui pouvait les amener à supposer qu'il y eût 5 tons musicaux. Ce n'est pas que les Chinois ignoraient la gamme à sept et celle à douze tons; ils la connurent, au contraire, longtemps avant les Européens. On raconte qu'un prince qui avait introduit le quatrième et le septième ton fut tout bonnement décapité en l'honneur de la gamme à 5 tons. Ce qui est certain c'est que le nombre « cinq » joue un grand rôle dans les théories philosophiques et religieuses, et que celles-ci auraient été ébranlées en l'écartant.

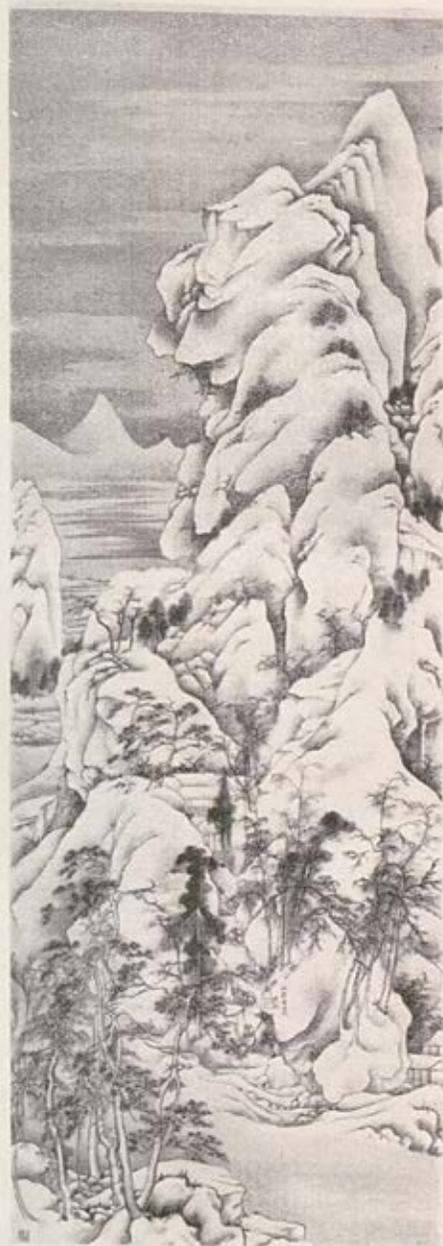
D'une façon générale on peut dire qu'il existe un rapport entre les proportions numériques dans la musique d'une part et la philosophie archaïque d'autre part; ce rapport, on peut le constater aussi bien dans toute l'Asie qu'en Grèce, dans l'Afrique du Nord et jusqu'en Europe occidentale et les langues indo-germaines aiment appliquer des expressions, tirées de termes employés dans la musique, à des notions d'un genre différent et d'un caractère essentiellement philosophique. On peut certainement en dire autant de la Chine où la musique, il y a mille ans, jouissait déjà d'un grand prestige qui n'était sans doute pas dû exclusivement à sa valeur esthétique et poétique. Il provenait en partie de ce qu'on croyait découvrir dans les phénomènes physiques accompagnant la formation des tons, l'expression d'une loi universelle. Les tons signifient pour les Chinois des manifestations de la nature et selon eux le chiffre « 5 » préside à l'évolution naturelle toute entière. En frappant des monnaies, en établissant des poids et des mesures, en accordant des instruments, il faut donc logiquement se rapporter à cette unité qui constitue le principe primordial de l'évolution naturelle. Ce n'est pas la musique qui a été adaptée à d'autres sciences, et aux usages religieux sociaux, mais bien au contraire, ces derniers à la musique. Une fois que cela fut compris, les mythes sur la puissance merveilleuse de la musique, purent naître et on parla de l'harmonie des choses. Le nombre « cinq » était sacré.

Pour mieux nous en convaincre, nous n'avons qu'à entendre les légendes concernant les origines de la musique.

« Fou-hi » personnage mystique, est considéré comme le fondateur de l'ancienne philosophie chinoise. Il fut le législateur du pays et inventa la musique. Le premier usage qu'il en fit fut de chanter la victoire qu'il avait remportée sur la barbarie et l'ignorance. Il est certain que l'instrument de musique le plus ancien, dont l'inventeur serait Fou-hi, était un instrument à vent, un simple bambou dont on bouchait l'extrémité inférieure avec le doigt. La flûte à diapason existe encore de nos jours; composée de 12 bambous, elle repose sur le même principe. Fou-hi, homme réfléchi et habile artiste, apporta tous ses soins à la construction de ces sifflets. Il ne tarda pas à remarquer qu'un sifflet fermé à la base pro-



Seng Tang  
Sou Ton P'ou lavant son encrier



We Chao Don  
Après la neige



Wou Yin Fen  
Paysage de la Province Shechuan

duisait un son qui n'était pas toujours le même et qui était tantôt plus haut, tantôt plus bas.

Toutefois, il ne réussit pas à produire avec un seul sifflet d'une longueur fixe plus de deux tons déterminés. Il se rendit bientôt compte qu'à un ton plus haut correspondait un sifflet plus court. Il continua donc à se tailler des chalumeaux plus courts et les essaya jusqu'à ce qu'il obtint le même ton. A sa grande surprise il constata, en comparant les deux sifflets que le court avait juste le tiers de la longueur de l'autre. Il eut l'idée de doubler la longueur du plus petit chalumeau pour obtenir ainsi qu'il mesure les  $\frac{2}{3}$  du plus grand. En essayant les deux sifflets, il constata que leur ensemble produisait un son agréable. Il ressort d'un phénomène physique assez simple, mais paraissant, à Fou-hi, merveilleux et mystérieux que pour obtenir une consonance, un chalumeau doit être d'un tiers plus court que le sifflet de base : en langage de musiciens, nous dirons que Fou-hi avait découvert que les quintes et les octaves constituent des consonances. En outre, déjà, les anciens Chinois étaient convaincus que le dualisme des sexes, le masculin et le féminin, était à la base de la formation du monde. Fou-hi découvrit un dualisme analogue au cours de ses investigations dans le domaine de la musique : le sifflet-bambou ne produisait pas un seul son, mais deux. Ces tons s'accordaient bien et qu'on les jouât simultanément ou successivement, formaient une consonance. Fou-hi en déduisit que la musique ainsi découverte n'était pas seulement un art d'agrément, mais qu'elle constituait la révélation de phénomènes mystérieux, auxquels le monde doit sa naissance. Les proportions numériques, sidérales, terrestres et musicales constituaient donc pour lui la révélation de l'évolution cosmique. Fou-hi se persuada d'avoir ainsi découvert une loi universelle. Les Chinois sont restés fidèles à cette conception et le nombre a continué à être considéré par eux comme le vrai principe générateur alors que les Occidentaux ont, plus tard, assigné le même rôle au dualisme sexuel.

5000 ans avant l'ère chrétienne, les Chinois connaissaient 5 planètes, 5 éléments, 5 vertus et 5 tons; le « 5 » était pour eux le vrai nombre cosmique.

Dans la musique chinoise les cinq tons ne correspondent pas aux tons fixes de la gamme occidentale, mais plutôt à nos secondes, quintes, etc... Dans les divers modes, ils gardent une proportion fixe et déterminée vis-à-vis de la tonique. Quant aux toniques elles-mêmes, elles sont rigoureusement en rapport avec les mois, en ce sens que chaque mois le vent produit des sons appartenant à une gamme déterminée et que chaque mois c'est une autre gamme qui prévaut.

On prétend, d'autre part, que la gamme chinoise correspond exactement à la gamme occidentale. Il est indubitable que celle à sept tons s'emploie parfois; mais dans la plupart des mélodies la gamme à cinq tons domine. Le ré, mi, sol, la, do sont les tons les plus fréquents. On voit qu'il n'est pas possible de parler du ré mineur, puisque les tierces et les sixtes font défaut. Il est impossible de distinguer, si la mélodie est en majeur ou en mineur. Dans la gamme chinoise (et, chose bizarre, dans l'écossaise également) : do, ré, mi, sol, la, do, le quatrième et le septième ton manquent; l'effet ainsi produit sur nos oreilles est beaucoup plus satisfaisant. Donc, malgré quelques similitudes, la gamme chinoise s'écarte trop de la gamme occidentale pour pouvoir être comparée à elle.

Pour l'ancienne musique classique, il existe une portée extrêmement compliquée que, de nos jours, personne n'arrive plus à déchiffrer. Il en est comme des « neumen », du chant sacré grégorien. Sans doute existe-t-il une méthode de transmission gardée secrète par le chef de la corporation, « le maître des maîtres ». Le morceau de musique classique, le moins ancien, remonte à cinq siècles en arrière et ce ne sont plus que les membres du « Konaisho » qui le jouent. En même temps que la musique chinoise, les Japonais ont adopté la conviction que la musique classique devait amener l'harmonie de toutes les ver-

tus. Pour que celle-ci fut complète, il fallait que le corps et l'âme concordassent et que les passions fussent soumises à la raison.

L'orchestre classique et sacré se compose de luths et de flûtes de longueurs différentes et de toutes sortes de tambours. L'instrument principal en est le « tcheng » (en japonais « tcho ») composé d'un porte-vent, d'une embouchure et de 17 tuyaux. Il est tenu à l'aide des deux paumes; le musicien souffle dedans et aspire; ainsi le ton peut être filé à volonté sans effort excessif, ce qui est considéré comme très beau; en outre plusieurs tons y peuvent être joués simultanément. Le « tcheng » est le plus intéressant de ces instruments, agréable à chaque oreille; sa sonorité ressemble assez à celle d'un petit harmonium occidental. Les instruments à percussion abondent; il y existe de grands et de petits tambours, en outre, il y a plusieurs espèces de petites flûtes.

La musique chinoise abonde en fioritures les plus variées; notre piano n'est pas capable de les traduire, et nos instruments à corde n'y réussissent que très imparfaitement. Les octaves, par exemple, sonnent très faux à l'oreille européenne. S'avise-t-on d'interroger les musiciens du « Konaïsho » — ils descendent de familles continuant depuis des siècles, la tradition de la musique chinoise — pourquoi les intervalles rendent des sons tellement faux — ils vous répondent avec hauteur que cela doit être ainsi, que c'est très savant et très difficile à exécuter. Pour des danses il existe un certain rythme; on peut distinguer des mesures à deux temps, à quatre temps et des mesures d'une croche. Par contre, celles à trois temps, les triolets, sont inconnues à la musique ancienne. Le sentiment rythmique est très accentué chez ces musiciens. Les syncopes les plus compliquées, les coups de tambour les plus irréguliers sont rendus avec une précision qui étonne même un musicien expérimenté.

Une dynamique paraît être inconnue; le « forte » et le « piano » ne sont pas produits par le même instrument, un seul rend le « piano », plusieurs rendent le « forte ». Le compositeur n'est guère connu, plutôt se souvient-on du poète. Un Bayreuth Chinois serait inimaginable.

Sans doute certaines règles et certaines suites de sons, auxquelles le compositeur était tenu de s'adapter, existent-elles; quelques formes et phrases typiques, désignées par des noms spéciaux, subsistent encore. Celui qui savait les assembler d'une façon satisfaisante, passait pour bon compositeur. Toutefois, il fallait s'en tenir aux anciens modèles. L'artiste qui s'en écartait, se déconsidérait, se rendait ridicule, faisait preuve de mauvais goût.

On se demande souvent si l'harmonie figurait dans l'ancienne musique chinoise. En posant cette question on pense naturellement à l'harmonie telle qu'elle existe dans la musique occidentale. L'instrument « Tcheng » produit bien 2, 3 et 4 tons simultanément, fait qui semble impliquer l'harmonie; plusieurs consonances y sont, en effet, harmonieuses, mais les dissonances y sont quand même fréquentes et puis les accords se trouvent à des cordes si élevées (octaves deux et trois fois barrées), qu'on doit se demander pourquoi un système d'harmonie aurait été établi pour le seul « tcheng ». Les octaves existent, les différentes hauteurs de ton et les registres sont là pour le prouver. Les quartes et les quintes sont jouées simultanément; les secondes ne manquent pas, mais celles-ci sont, de par leur nature, toujours dissonantes. Donc, on ne saurait parler d'une harmonie, au sens occidental du mot, mais il est incontestable qu'il y a polyphonie.

Mentionnons ici une singularité de la musique archaïque qui, certainement, n'a pas sa pareille sur terre. Il s'agit du « concert silencieux » qui a lieu lors de l'accomplissement de certains rites où il s'agit de voir sans entendre. Les instruments à cordes et à vent sont employés pour ce genre de concerts, mais on croirait profaner le caractère sacré de la cérémonie en permettant que les sons arrivent à frapper des oreilles indignes. On exécute tous les mouvements du jeu, mais aucun son n'est perceptible.

Chez tous les peuples nous rencontrons la croyance en la puissance et en l'influence exercées par la musique. Confucius est censé l'avoir subie à tel point qu'après l'audition d'un ancien chant il s'abstint pendant trois mois de toute nourriture. Il a dit qu'un gouvernement, qui négligeait de répandre la connaissance de la musique dans le peuple, n'avait pas le droit de punir les criminels, parce qu'il avait omis d'appliquer le moyen le plus efficace d'empêcher les crimes.

Prof. GUSTAVE KRON.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Aalst, I. A. van. *Chinese Music*. Shanghai, 1884; 4°.  
 Chao Mei Pa. *La cloche jaune. Esquisse d'une histoire de la musique chinoise*. Bruxelles, 1932; 4°.  
 Kühnert, Fr. *Zur Kenntniss der chinesischen Musik*. Wien, 1900; gr. 8°.  
 Levis, I. H. *Fundamentals of Chinese melody, rhythm and form as seen through the music poems of Ancient China*. Peiping, 1933; 8°.  
 Soulié, G. *La musique en Chine*. Paris, 1911; 8°.  
 Soulié de Morant, G. *Théâtre et musique modernes en Chine avec une étude technique de la musique chinoise*. Paris, 1926; 4°.  
 Wilhelm, R. *Chinesische Musik*. Frankfurt a. M., 1927; 4°.

## ROADS AND ROAD TRANSPORT IN CHINA

by T. K. CHAO,

*Vice-Director Bureau of Roads,  
 National Economic Council, The Republic of China*

(Suite)

### III. *Financing Road Construction in China*

Road building fund that is included in the Provincial Government's budget is, as a rule, not great. But the provincial authorities usually employ one of the following ways to raise funds necessary for the construction of roads. They may levy a surtax of a certain percentage on the farmtax, or they may create one or several reconstruction taxes. They may resort to loans too. They may issue a public loan secured on the road to be built, or they may obtain a private loan from a bank or a bus company. In the latter case, the company is granted the sole right to lease the road built with the loan and to run a bus line over it. But the government is still entitled to receive from the bus company the rental of the road, business tax, licence fees, tolls, etc. The period of the lease on the road is usually 20 years, the rental is a certain percentage of the gross receipt of the company, sometimes running to as high as 20 per cent. But the Provincial Government usually receives only a small portion of the rest being made to meet the interest due and to refund the principal in instalments, so that the loan will be refunded in due time.

Provincial authorities building interprovincial roads which have been approved by the National Economic Council may finance them partly by loans from the Council. According to the regulations governing such loans, the provincial authorities must first submit the plan, drawing, and estimates of such roads to the National Economic Council for approval. The loan, however, must not exceed 40 per cent of the total cost of the bridges, culverts, and road surface. The rest of the cost of construction must be borne by the provincial

government. When a loan agreement is signed, the loan will be made in instalments according to the progress made in the construction as stipulated in the agreement. The reimbursement of the loan will also be made in instalments.

#### IV. *The Maintenance of Roads in the Provinces—Its Methods and Expenses*

(A) How Roads are Maintained in the Provinces :—The results of the investigation into the methods and expenses in the maintenance of roads in the provinces conducted by the Bureau of Roads of the National Economic Council are as follows :

Chekiang :—A road above 80 kilometres in length has one assistant engineer to look after its maintenance, and one below 80 kilometres has a student engineer for the work. Each road maintenance gang consists of twenty labourers and is subdivided into two smaller groups of ten workmen, each headed by a foreman. Each gang is responsible for the maintenance of 20 to 25 kilometres of road, and there is one overseer to direct the work of two gangs. And there are one truck and several hand carts and wheel-barrows to every two gangs for the transport of materials. The materials are sometimes picked up where it is founded and sometimes bought and piled up by the road side.

Hunan :—Each section of the road has an office with a student engineer as its head and a number of supervisors to look after the maintenance of the road. There are forty maintenance workers to every 60 kilometres of road, and this number is divided into two squads, each headed by a foreman.

Honan :—Every road that is open to traffic has one squad of maintenance workers with one foreman to patrol it. There is, on the average, one labourer to 5 kilometres of road.

Kwangtung :—Each road has several gangs of maintenance workers. Each gang of fifteen workers is headed by an overseer and a foreman, and look after 25 to 30 kilometres of road.

Anhwei :—When the road is leased to a bus company, the latter is financially responsible for the maintenance. But the repair work must be done under the direction of the Bureau of Reconstruction and the expenses incurred are to be taken from the security fund deposited with the government by the bus company, which then has to bring its deposit up to the required figure again. When it fails to do so, the government may revoke its licence.

Hopei :—Roads are graded according to the amount of traffic they carry, and cars are also classified into different categories; they are then made to pay for the maintenance of the roads according to a fixed schedule.

Shantung :—The roads are divided into maintenance districts, each about 80 kilometres in length, and has an office to take care of the repair work. Under the head of the office, there are overseers, foremen, and labourers. The head of the office assigns to the labourers each day the place and piece of work they have to do. In each spring and autumn, the road surface of the entire road is given a layer of sand and clay.

Yunnan :—Each 10 kilometres form one small section which has one overseer; five small sections form one big section which has a head overseer; and five big sections form one district which has an inspector. An overseer has to make a two-way inspection of his territory a day; a head overseer, in three days; and an inspector, in half a month.

Kweichow :—Roads of the length between 120 to 280 kilometres have each a squad of "police-labourers", who carry on not only the general maintenance work but also the police work of stopping any over-loaded horse or ox. Two or three roads below 120 kilometres in length may jointly have one squad of such police-labourers. Each squad

has a chief and an assistant, while the number of labourers and foremen depends upon the length of the road. There are two foremen and ten police-labourers to every 16 kilometres of road.

Kwangsi : After a road is completed, it is divided into sections, each with a maintenance office. The financial responsibility rests upon the bus line running over the road. 40 per cent of the passengers' fares and 20 per cent of the freight charges go to the maintenance fund. But in some places a fixed sum is collected on each trip made by a vehicle.

(B) Statistics of the Road Maintenance Expenditures in the Provinces :—They are shown in the following table.

**TABLE II**  
*An Analysis of Maintenance Expenditures in Three Provinces in 1932*

PROVINCE	Length of Roads (in Kilometres) under Maintenance	Classification of road surface	DETAILS OF AVERAGE MONTHLY EXPENDITURE PER KILOMETRE				Average Monthly Expenditure per Kilometre
			Matériel & Repair	Deprecia- tion of vehicles; wages of drivers	Salaries of the staff	Wages of the Labourers	
Chekiang .	649.4	Gravel ..	\$6.10	\$4.92	\$0.90	\$7.76	\$19.68
Hunan ...	945.0	Gravel ..	\$3.33	\$0.24	\$1.07	\$7.25	\$11.89
Honan ...	508.0	Earth ...	\$0.87	\$0.30	\$1.00	\$2.00	\$ 4.17

### V. Road Transport in China

Although the construction of modern roads in China has made rapid progress, the transport business over these roads is still in its infancy. There are several reasons for this. Because of their lack of capital, the bus lines often do not own enough number of vehicles and as a result, the traffic is always over-crowded. Then the inefficiency in management further aggravates such a condition. Finally, the vehicles, gasoline, spare parts, etc., all come from abroad, and their cost is high, making this form of transportation dearer than other forms. For instance, the cost of gasoline and lubricants, amounts to one-quarter, while that of tires, tubes and spare parts amounts to one-sixth, of the gross income of the bus lines. As the buying power of the people is low, so the freight transport by motor vehicles is confined to only where there is no waterway and no other form of land transport, although the passenger traffic is good everywhere. The trouble lies, therefore, in the high cost and the lack of sufficient vehicles.

The most prosperous road transport business done in Central China may be classified under two headings; government-owned lines and private companies. Hunan leads the other provinces in successful operation of bus lines with over 250 passenger cars and over

60 freight cars, doing a monthly business of over \$250,000 on the average Kiangsi comes a close second with over 260 passenger cars and over 40 freight trucks doing on the average a monthly business of over \$220,000. Chekiang ranks third with over 150 passenger cars and 5 or 6 freight trucks, doing on the average a monthly business of over \$100,000. The passenger cars owned by Kiangsu, Anhwei, Honan, Hupei, etc. number less than 100 each province, and the freight transport has not been inaugurated. Each of these provinces does, on the average, a business of \$100,000 to \$200,000 a month. Private bus lines are prosperous in Kiangsu and Chekiang. In Shantung, Hopei, and the Northwestern Provinces, there are private companies running inter-urban bus lines too. But all are done on a small scale and can scarcely maintain themselves.

Concerning the conditions of these bus lines, the National Economic Council has made traffic surveys. The conclusion of the report is given below, for further details, the readers are referred to Table III and the Annual Report of the Bureau of Roads of the National Economic Council.

The bus lines running over the interprovincial roads of Kiangsu, Chekiang, and Anhwei, have a rather complex problem of transport to handle, except the Kiangyin-Taichong and Shanghai-Taichong lines, both of which are rather short. Of these lines, the Shanghai-Hanchow and Hangchow-Huichow lines are comparatively more prosperous. The Shanghai-Hanchow highway, because of the fine scenery along the road, always has a traffic in the week-ends and holidays, that is several times the average traffic at other times. Cars on this highway on such occasions are usually over 300 a day. The Hangchow-Huichow highway has each day a traffic of over 20 cars, most of them making the full length of the journey. The Nanking-Hangchow highway has also a heavy traffic, but mostly the cars make only short trips to some points on the road. The cars making the full length of the journey number only a few (not more than ten) a day. Among the interprovincial roads of Kiangsu, Chekiang, and Anhwei, the Hsuancheng-Changshing line has the smallest traffic, only a few cars a day. There is also variation in the size of traffic due to the seasons; in spring and autumn the traffic increases, but only slightly, which proves that there are still few people in China who have their seasonal outings. The Shanghai-Hangchow highway, however, is a glaring exception.

#### VI. *Control of Road Traffic—Government Organs and Regulations*

The control of road traffic in China is not yet centralized. Of the seven provinces included in the interprovincial road net, Kiangsu puts its traffic control in the hands of the Road Traffic Department; Chekiang, of the Highway Administration; Anhwei, Kiangsi, and Hunan, of their of Roads; Hupei, of the Department of Reconstruction; Honan, of the Business Department of Inter-Urban Bus Lines. The National Economic Council which is at present building roads in Shensi and Kansu with a road engineering office for their execution, establishes a Highway Bus Administration for the operation of bus service and the control of the traffic on these roads. The Council's Bureau of Roads has a Transport Division to control the administration of road traffic service. The different municipalities also have their own organs to take care of the traffic problem. Such organs are under either the bureau of public works or the bureau of public utilities, and they had until recently but little connection or cooperation with the provincial authorities.

To co-ordinate and centralize the traffic control of the various provinces and municipalities, therefore, the National Economic Council called in 1932 a conference of Kiangsu, Chekiang, and Anhwei provinces and the two municipalities of Nanking and Greater Shanghai, each province or municipality being represented by one delegate at the



conference. The Interprovincial Traffic Commission, was organized and established its office in the Council's Bureau of Roads to coordinate and control the traffics on the interprovincial roads.

The laws and regulations governing the road transport in different provinces also are not uniform. But those of Chekiang, Hunan, and Kiangsi are noteworthy. These three provinces have published regulations governing the transport of passengers, luggage, parcels, goods, mail, and also other phases of road transport. But there is lack of uniformity among them. The Interprovincial Traffic Commission with a view to promote uniformity, promulgated the following regulations; "The Regulations for the Unification of Road Signs", "Regulations for the Unification of Motor Vehicle Licence and Driver Licence", "Regulations of Through - traffic Service". "Regulations governing Driver's Examination", "Regulations of Reduced Licence Fees for the Interprovincial Bus Lines" and "Regulations for the Numbering of Roads".. And it is gratifying to note that these regulations have reaped satisfactory results. On the business side, at the seventh regular meeting of the commission, the Regulations of the Passenger Traffic of the Bus Lines and the Regulations of the Freight Traffic were passed, which give detail regulations concerning fees and business methods in handling passengers, luggage, and goods. The Road Committee of the National Economic Council also formulated at its meeting the General Regulations of Road Traffic, which must be followed by all the transport lines whether government-owned or private, in every province. So China is on the road to uniformity in road traffic control.

#### VII. *The Vehicle Problem in Road Transport.*

(A) Principal types of vehicles used now on Motor Road in China : The different kinds of motor vehicles used in the road transport may be classified as follows : (1) private passenger cars, (2) hire passenger cars, (3) private trucks, (4) hire trucks, and (5) omnibuses. Since the establishment of the Interprovincial Traffic Commission, vehicles of the first four categories may, after paying the usual surtax, pass through any of the highways in the three provinces and the two municipalities. But the buses have definite routes to run and cannot go anywhere they please. The wheels of the old style Chinese vehicles are narrow and have iron rims, which a good deal of damage to the road surface. So they were prohibited from using the public roads in Central and South China. Although the ban has been lifted in different places, yet, how to improve the wheels of the old-fashioned carts to make them fit for motor roads, is still a problem to be solved. For the comparative cost of transportation and the comparative fare for passengers and goods by motor vehicles in China, see Tables V & VI.

(B) Experiments in Vehicles other than Gasoline-Using Cars :—According to the investigation conducted in January, 1934, there are approximately 50,000 gasoline automobiles in China, last year's increase was about 5,500 all imported from abroad. The average annual import of motor cars and trucks numbered about 4,000 (see Table IV). The National and provincial governments, in order to make use of the old Chinese cars on modern roads and to help to better the balance of trade, is trying out vehicles other than gasoline-using cars. Chief of these experiments are as follows :

(1) Diesel engine Motor Buses—This type of cars are now running in Chekiang, Kwangtung, Shensi, Nanking, etc. There are many advantages in this type of cars. First, less fuel is required; a bus carrying a load of two tons will consume one gallon of gasoline in travelling a distance of 14 kilometres, but one gallon of crude oil will carry a similarly loaded bus 24 kilometres. The price of crude oil is lower than that of gasoline; at present gasoline costs \$0.80 per gallon, while best grade of crude oil costs only \$180 per ton, or

approximately \$0.60 per gallon, while that of the inferior grade costs only a little over \$80 per ton or \$0.26 per gallon. It has little danger of fire and its electrical equipment is less likely to be damaged. It also has greater tractive effort when the car is climbing. All these result in better driving and longer life of the car. But the drawback of this type of car is in its price, it costs from two to four times more than gasoline motor cars. Further, its maintenance and repairs are not so easy as those of the gasoline cars.

(2) Charcoal Gas Motor Cars — Many individuals in Honan, Hunan, and Kwangsi have been experimenting on charcoal gas as fuel to motor cars; and there are two factories manufacturing gas produces for such cars. They are the China Gas Produce Manufacturing Co., which was established in Hankow in 1933, and the China Gas Car Co., which came into existence in Shanghai a little later. Among the more enthusiastic patrons of this new experiment we may mention the Hunan and Kiangsi Provincial Governments.

There are two kinds of charcoal gas produces for motor cars now in use : the down draft type and the up draft type. A complete outfit for a car weights about 100 kilogrammes and costs between five and six hundred dollars. Its defect lies in the fact that its compression ratio is high; hence its thermal efficiency, low, and its starting power small; consequently the car using this form of fuel cannot climb any steep slopes. Further, it takes a longer time to get started than it takes on an ordinary motor car, and then charcoal must be added at intervals, which is rather inconvenient. But it is much more economical. One kilogramme of charcoal costs only three cents in Nanking, but it will drive the car for 3.5 kilometres, that is 13 cents of charcoal will take the car over a distance of 15 kilometres; but to cover the same distance the same car will require one gallon of gasoline, which costs 80 cents. In other words, to cover the same distance, the cost of charcoal is only one-sixth of that of gasoline.

(3) Post-Chaise—The National Economic Council, realizing the importance that the beasts of burden still play in the economy of North China and seeing that even in the West motor-cars and trucks have not completely displaced them, has been experimenting on the use of the frame and wheels of an old bus to make a post-chaise to be drawn by horses or mules. It can carry a load of one ton and it costs about \$600. The Council is now designing to build another one which will cost only half as much. As to the old Chinese carts, it is investigating into their different types in the provinces, with a view to improve the axle, the wheel, the rim of the wheel and the body of the cart.

(C) The Automobile Repair Shops—The Automobile repair shops in China may be classified as follows :

(1) Private Repair Shops. They may again be classified into those that belong to the dealers in motor cars and those owned by some mechanics. The repair shops of the former category usually have cranes and are more complete in equipment, hence more reliable to do any repair work properly. Those owned by private individuals are less complete in equipment and cannot be expected to do the work satisfactorily.

(2) The Repair Shops of the Bus Companies. These used to be very poor in equipment, but they have made rapid progress in the last few years, because the management of the bus companies has come to realize the importance of the repair work.

(3) The Repair Shops of the Provincial Bureaux of Roads operate own bus lines, such repair shops are also established. Among them, those of Hunan and Chekiang will be described below.

(2) Hunan. The Repair Shop was established in the spring of 1931 near Changsha. It has the following equipments : lathes, drilling machines, planing machines, milling machines, grinding machines, and grinding wheel machines. The last mentioned machine was made in China, while all the rest came from abroad. It can repair or make any spare parts. The shop has also tyre repairing machine equipment.

Besides this principal repair shop, the Hunan Bureau of Roads has also established at various bus stations other repair shops which are graded into A,B, and C grades. There are 6 Grade A, 6 Grade B, and 8 Grade C shops.

(b) Chekiang. The repair shop of the Chekiang Bureau of Roads is six years old, and is located in Hangchow. It has lathes, drilling machines, milling machines, planing machines, tire repairing equipment, sprayer-painting equipment, charging equipment, etc. The shop is divided into three sections : (1) The Repair shop which has several departments such as the engine department, the electrical equipment department, gear box department, the axle department, the carburator department, the machine shop, and the tire repairing department. (2) The Body building section is again divided into the wood-work room, the brassmith's room, and the upholsterer's room, etc. (3) The store room is split into the used material division, the new material division and the tire division. This repair shop repairs all the buses and trucks(over 200 in number) belonging to Bureau of roads, as well as the graders, road steam rollers, and also builds the bodies of the buses and trucks.

In recent years much progress has been made in the repair of motor cars, but automobile engineers are still in great demand. The public too has begun to appreciate the importance of automobiles and are playing with the idea of manufacturing them in China. But this serves only to focus the public attention on the importance of training-up a big corps of automobile engineers and mechanics. Recently the National Economic Council and the Interprovincial Traffic Commission jointly sponsored training school of automobile engineers. When the problem of personnel, equipment and materials are solved, further progress in repair work will be in sight.

### VIII. The Gasoline Problem

(A) China's Consumption of Gasoline and Its Price :—China imports an annual average of 30,000,000 gallons, following table shows China's import of this article in the last twenty years.

TABLE SHOWING THE COMPARATIVE FARE FOR PASSENGER AND GOODS AND THE OPERATING COSTS OF MOTOR BUSES IN CHINA.

PROVINCE	Passenger Charges per KM.	Freight Charges per ton-KM.	Average Fixed operating cost per vehicle-KM.	Average variable operating cost per vehicle-KM.	Average total operating cost per vehicle-KM.	Operating ratio for bus transportation (1)	Operating Ratio for truck transportation (2)
Kiangsu .	0.030		0.100	0.130	0.230	77 %	90 %
Chekiang .	0.027	0.100 - 0.150	0.090	0.100	0.190	70 %	127 % - 84 %
Anhwei ..	0.036	0.250 - 0.560	0.110	0.150	0.260	72 %	96 % - 31 %
Kiangsi ..	0.036	0.250 - 0.560	0.100	0.158	0.258	72 %	96 % - 31 %
Hunan ...	0.032		0.090	0.120	0.210	66 %	48 %
Honan ...	0.042	0.750	0.120	0.180	0.300	71 %	27 %
Hupeh ...	0.037	0.200 - 0.560	—	—	—	—	—
Shensi & Kansu ..	0.053	0.813	—	—	—	—	—

(1) Assuming ten passengers per vehicle. (2) Assuming the loading at 1½ metric tons per vehicle.

TABLE VII

NET IMPORTS OF GASOLINE INTO CHINA  
From 1914-1933

Min Kuo	Year	QUANTITY	VALUE
3	1914	819,556 Am. Gal.	2114,150 HK.Tls.
4	1915	693,129	252,479
5	1916	685,906	335,925
6	1917	1,183,895	551,118
7	1918	1,194,290	560,344
8	1919	2,174,748	1,342,295
9	1920	2,604,634	1,674,374
10	1921	4,664,455	2,728,407
11	1922	4,818,271	3,212,674
12	1923	6,307,815	3,848,531
13	1924	7,265,093	4,068,401
14	1925	8,823,511	4,515,920
15	1926	12,797,291	6,145,011
16	1927	13,203,446	6,202,959
17	1928	20,041,590	8,348,154
18	1929	28,644,358	9,144,198
19	1930	29,725,052	12,407,230
20	1931	29,754,655	14,672,574
21	1932	24,114,506	11,891,368 (10,101,280G.U.)
22	1933	31,281,601	21,329,343 (10,937,703G.U.)

N. B. The figures for 1933 do not include the amount imported into Manchuria and Jehol.

There are four big gasoline importers in China; they are the Asiatic Petroleum Co., (British) the Standard Oil Co., (American) the Texaco Co., (American), and the Chinese agent for the Russian United Petroleum Trust. All these gasoline importers use Shanghai as the center of distribution for most part of China. The following is an analysis of gasoline price in Shanghai (American gallon is used as the unit) :

ITEMS	Cost in Chinese Currency
Price ex-refinery on Pacific Coast in America	\$0.15
Freight across the Pacific	0.05
Chinese Customs Duty (new rate effective July 1934)	.44
Overhead, etc.	.03
Total Cost	\$0.67
Market Price (July, 1934)	\$0.91
Net Profit	\$0.24

The price of gasoline in the interior varies according to the amount of additional freight and taxes it has to pay. The freights for transporting one case (10 gallons weighing 17 kilogrammes) to Tongkwan of Honan are as follows :

From Pukow to Hsuchow (341 km.)	\$1.40 per 50 kg.
From Hsuchow to Tongkwan (698 km.).	\$1.70 —

TABLE IV  
NET IMPORT OF MOTOR VEHICLES,  
PARTS AND ACCESSORIES INTO CHINA FROM 1919 TO 1933

Min Kuo	Year	Passengers No.	Cars Value No. HK. Taels	Trucks No. Value	Cycles No.	Value	Parts and Accessories Value		
8	1919	Customs did not give by Number during these years	2,158,998	Includes Motor Trucks as Customs published Returns of Trade did not separate trucks from cars until 1932	Customs did not give by numbers during these years	72,078	Figures not available for these years as Customs placed such imports under "Vehicles", not otherwise specified which category included many nondescript items		
9	1920		3,477,219			90,247			
10	1921		3,569,354			99,690			
11	1922		2,297,155			91,124			
12	1923		2,155,967			108,059			
13	1924		3,205,232			97,879			
14	1925		3,163			3,783,130		84,482	
15	1926		4,499			5,101,717		362	195,746
16	1927		3,328			4,022,848		65	134,460
17	1928		4,065			4,960,205		419	197,298
18	1929	8,781	11,505,411	707	221,757				
19	1930	4,280	7,270,274	458	227,214				
20	1931	3,876	7,121,070	552	295,647				
21	1932	* 2,882	5,409,153	1,227	Customs no longer list Motor cycle imports	1,196,819			
22	1933	* 2,858	6,882,624	2,049	4,774,863	1,602,567			

\* Customs figures since July 1, 1932 have not included imports into Manchuria.

At Tongkwan it has to pay additional taxes, resulting in the following prices per case at the following places :

Tongkwan	\$15.00
Sian	\$17.00
Lanchow	\$24.00—\$30.00

From the above it may be seen that the price of gasoline in the interior is much too high, and greatly hinders the road transport. This is also responsible for, partly at least, the search for a satisfactory substitute of gasoline and the movement to develop our own oil mines.

(B) The Chinese Government and the Problem of Gasoline supply.

(1) Prospecting Oil Fields:—In April, 1933, the National Economic Council's Bureau of Roads, the Geological Department of the Central University, and the Peiping Geological Survey of the Ministry of Industry jointly organized a geological survey party to prospect for the oil deposit in Tsuliuching, Shihiukao, and Tahsien, Szechwan. The result of the investigation is favourable, however, the field awaits drilling test.

In September of the same year, the geological surveyor of the Bureau of Roads of the

TABLE SHOWING THE COMPARATIVE COST OF TRANSPORTATION IN CHINA

TYPE OF TRANSPORTATION	CAPACITY (kg)	DISTANCE (km.)	CHARGE PER DAY	APPROX. RATE (per ton-km.)	REMARKS
Railways	15,000 — 40,000	32-50 (per hour)		1st Class cargo \$0.170 2nd — — 0.110 3rd — — 0.093 4th — — 0.068 5th — — 0.045 6th — — 0.032	1, Rates are set by the ministry of railways 2, The classification is largely based on the value of goods
Motor Trucks	1,000 — 3,500	32-40 (per hour)		1st — — \$0.150-0.560 2nd — — 0.120-0.400 3rd — — 0.100-0.240	Rates are set by the Inter-provincial Traffic Commission and classified nearly in the same way as above, but 1st and 2nd classes are considered here as 1st class, 3rd and 4th classes as 2nd class, and so on
Carts Drawn by one animal — two animals — three animals — four animals	300 — 420 420 — 800 800 — 1,200 1,200 — 1,500	40-50 (per day)	\$1.50 — 2.00 2.00 — 2.50 3.00 — 3.50 3.50 — 4.00	\$0.070 — 0.165 0.050 — 0.150 0.050 — 0.110 0.050 — 0.083	One man in charge One man in charge One or two men in charge Two men in charge
Wheelbarrows	180 300	— —	1.00 1.50	0.110 — 0.140 0.100 — 0.125	
Donkeys, mules, and Horses Camels Riksha Poterage (human) Junks Steamers and Launches	100 — 150 120 — 200 180 — 240 50 — 70 1,000 — 2,000 5,000 — 10,000	— — — — — — — — 50-150 20 (per hour)	1.00 1.00 2.50 0.50 — 1.00 6.00	0.133 — 0.250 0.100 — 0.200 0.200 — 0.350 0.140 — 0.500 0.020 — 0.120 0.020 — 0.150	

National Economic Council discovered oil deposit in Changhsing, Chekiang. After the Bureau sent its oil expert to investigate the matter, it was thought worthwhile to make drilling to find out definitely whether there is oil deposit, as the carbon ratio of Changhsing coal is 57.7 which is highly suggestive of oil deposit below.

In April, 1934, the Szechwan Provincial Government requested the Chinese Engineers' Association to organize an Industrial Survey Party to investigate into the industrial prospects of the province, and the Bureau of Roads also sent its engineers to join the survey of petrol deposits. But the National Defence Council has already bought drilling machine and sent it to drill holes in the prospective oil mines in the Northern part of Shensi.

(2) Gasoline from Coal :—As prospecting may not always lead to oil mines, those who have the problem of the liquid fuel in their mind, therefore, turn toward coal. There are many experts working on the process of obtaining gasoline through low temperature distillation of coals. The Shinyuan Laboratory of Peiping for the Study of Fuel Problems attached to the Peiping Geological Survey has been working at it for several years. It is now planning to enlarge its capacity to distill five to seven tons of coal daily. The National Economic Council will bear the expenses.

---

# MAN-HSÜ, DER MÖNCH

*Eine Skizze von Ling Tsiu-Sen.*

Am Rande des südlichen Meeres fährt die Schangtung-Dschunke. Das Vorderteil des mächtigen Seglers ist zu beiden Seiten mit einem riesengrossen, weitgeöffneten schwarzweissen Auge bemalt. Am hohen Bord des Schiffes stehen die vielen Fahrgäste, fremde und einheimische, voll Bewunderung für den Zauber der nahen Uferlandschaft, die mit dem Tiefblau der See beginnt und dann in Waldesgrün übergeht. Die Sonne vergoldet die hohen Felsen hinter dem Walde und lässt das Gestein rötlich erglänzen. Schliesslich erblickt das trunkene Auge auf zweitausend Meter hohem Felsgebirge ein weisses, weitverzweigtes Mauerwerk; fast scheint es, als könnte das Auge die dunkelblauen, glasierten Ziegel der Türme erkennen. Es ist das buddhistische Kloster « Yu-Chuan ». Hier vollendeten viele treue Anhänger des Sun-Hauses ihr Leben, abgeschieden von der Welt, um der Fremdherrschaft der Mongolen zu entgehen. In der Nähe dieses Klosters stürzte sich der letzte Kanzler des Sun-Hauses, Lu Siu-Hu, mit dem jungen Kaiser im Jahre 1279 aus Gram über den Untergang des Herrscherhauses in das Meer. Fast senkrecht erhebt sich das Felsgebirge, gleichsam als wollte es Himmel und Erde verbinden. Niemand bleibt von der Erhabenheit dieses Anblicks unberührt, auch die Fahrgäste der Schangtung-Dschunke nicht.

Hier in der Weltabgeschiedenheit des Klosters leben die Mönche. Hier vertiefen sie sich in die heiligen Bücher, ihr Fleisch abtötend.

Seit Jahrtausenden ruft die Glocke mit ihrem ehernen Klang die Brüder zum Weihrauch- und Kerzenopfer in die Gebethalle und wenn die hölzerne Fischtrommel gerührt wird, versammeln sich die Mönche langsamen Schrittes zur einfachen Mahlzeit, die ohne Fleisch gereicht wird, mit frischem Quellwasser als Getränk.

Wieder ertönt die Glocke zum Opfergang, und unter den Scharen der Mönche schreitet auch Man-Hsü, der junge Mönch. Soeben hat er die dreijährige Probezeit durch die Einhaltung der strengen Mönchsgelübde bestanden. Noch hat er die Wahl, ob er hier bleiben oder in einem anderen Kloster Aufnahme suchen will. Was wird er tun? Von tausend Li weht der Seewind ihm Sehnsucht nach der Ferne zu, ihm, dem Eltern- und Geschwisterlosen.

Früh ist er verwaist; kaum kann er sich der Eltern erinnern. Des Vaters grosses Begräbnis schwebt ihm wohl noch dunkel vor Augen, während das der Mutter, die er doch später verlor, ganz ausgelöscht ist. Man hat es ihm nur erzählt, dass auch die Mutter gestorben sei. Dann hat er bei dem gütigen Lehrer Huang Schi-Nan fleissig gelernt. Dann kam der Krieg. Japan griff China an, und durch den verlorenen Krieg im Jahre 1895 verarmten die Verwandten, ihr Hab und Gut wurde zerstört, und die Unterstützung, die Man-Hsü von ihnen erhielt, wurde immer geringer und hörte bald gänzlich auf. Hätte er nur Jemanden gehabt, der ihn hätte beraten können, welchen Beruf er wählen sollte! Sein bester Freund, der gute Lehrer Huang war gestorben. So hatten Einsamkeit und Sorgen den Knaben früh gereift und in dieser Gemütsverfassung zog es ihn ins Kloster, so ward er Mönch. Denn es musste schön sein, auf felsiger Höhe im Kloster zu leben, fern vom Getriebe der Welt, mit den Rätselfragen der unendlichen Natur, und die Tiere zu lieben und wegen ihrer Daseinsberechtigung zu achten.

Mit dreissig Klosterbrüdern nähert sich Man-Hsü in feierlichem Zuge dem Altar, um das Gelübde der Weltentsagung abzulegen. Alle haben heute das Festgewand angelegt, und das gelb und weiss gewürfelte Tuch sieht auf dem hellen Untergewand festlich aus.

Paarweise schreiten die Mönche daher, ein jeder die Räucherstange mit beiden Händen vor sich haltend. Sich dreimal tief verbeugend kniet Man-Hsü nieder, um den Eltern, besonders der Mutter, das letzte Dankopfer zu bringen. Mit diesem Dankopfer ist der letzte Abschied von der Aussenwelt genommen, eine unübersteigliche Scheidewand ist aufgerichtet.

Man-Hsü ist tief erschüttert. Ein ernster Zwiespalt bedrängt seine Seele. Immer wieder fragt er sein Gewissen, ob er sich wirklich von der Mutter lösen könnte, wenn sie noch lebte. Endlich sieht er seinen Weg vor sich und diesem will er folgen. Er wird als Mönch die Welt durchwandern, im Walde bei seinen Freunden, den Tieren, übernachten und später in Klöstern studieren und schreiben. Dieser Gedanke macht ihn ruhiger und erleichtert ihm den letzten Abschied von der Welt. Treu wollte er die letzten Worte des gütigen Abtes im Herzen bewahren :

« Ehrgeiz, Ruhm, Schönheit und Reichtum sind nichtig,  
Nichtig sind Reichtum, Schönheit, Ruhm und Ehrgeiz. »

Nach der heiligen Handlung dieses Gelübdes wurde Man-Hsü das Schriftstück ausgehändigt, welches ihm erlaubte, in jedem buddhistischen Kloster in- und ausserhalb des Landes als Gast zu verweilen.

Schweren Herzens, mit dem kalten Herbstwind kämpfend, auf Wegen, die das Herbstlaub hoch bedeckte, wanderte Man-Hsü Tag für Tag.

Kurz vor der grossen Heimatstadt begegnete dem Müden ein Jüngling, der Blumen vom Felde zum Verkauf für das Blumengeschäft der Mutter holte. Dieser gewahrte den schwankenden Schritt des Pilgers und lud ihn freundlich zur Rast in sein nahegelegenes Haus ein.

Nur langsam erholte sich der Kraftlose. Die Mutter des Jünglings schien ihn lieb gewonnen zu haben, und er hatte ja auch keine Eile, denn niemand erwartete ihn. Bald fand er Freude am Garten, pflegte die Blumen und fütterte die Vögel. Darüber vergass er das Wandern. Ihm tat es wohl, sich von der guten Alten pflegen zu lassen. Er empfand zum ersten Male mit Bewusstsein die treue Fürsorge einer Mutter, und oft war ihm zu Mute, als habe er die Mutter des Jünglings schon irgendwo gesehen.

Nach der Tagesarbeit setzte sich Mutter Wang oft zu Man-Hsü in den Garten. Sie plauderte von diesem und jenem; besonders gern erzählte sie von der Herrschaft, in deren Hause sie Amme gewesen war. Sie war dort geblieben bis zum Tode des Herrn, und bis « die gnädige Frau im alten Kostüm » wieder in ihre Heimat ging. « Die gnädige Frau im alten Kostüm » so wurde sie genannt, weil sie Kleider aus alter Zeit trug, wie man sie jetzt nur noch im Theater sieht », erzählte sie. « Die gnädige Frau im alten Kostüm », liebte unser Land mehr als ihre japanische Heimat, unser Land mit den grossen Flüssen, den alten Brücken, mit den hohen Gebirgen, den Tempeln und Klöstern, mit unseren feierlichen Grabstätten und der Ruhestätte meines Herrn. »

Man-Hsü fragte, wo ihr Pflegekind geblieben sei, ob es die Mutter mitgenommen habe? Da wurde Mutter Wang ernst und sagte : « Der arme Kleine wurde nach des Vaters Tode, wie es mein Herr bestimmt hatte, einem Lehrer übergeben, damit er streng chinesisch erzogen würde. Die Verwandten meines Herrn verachteten meine gnädige Frau im alten Kostüm, weil sie das Kind mit in die Ehe gebracht hatte.

Lange war Man-Hsü nun schon in Mutter Wongs Gartenhaus, und längst war er gekräftigt. Da plauderte die Alte eines Abends wieder von ihrem Pflegesohn, der wohl nun so alt sein könne wie Man-Hsü. Auch Man-Hsü's Gedanken beschäftigen sich oft mit dem Knaben und so fragte er Mutter Wong, ob die Verwandten gut zu dem Kind gewesen seien nach des Vaters Tode? Und wo es jetzt weile?

« Sie liebten den Jungen sehr. Ich weiss nur noch, dass mein Milchkind schon früh zu dem Lehrer Huang Schi-Nan kam, und dass es ein sehr begabtes Kind war. »



Landscape near the Li-an Temple



San T'an Yin Yueh  
Pavilion (West Lake)



Als Man-Hsü den Namen seines alten Lehrers hörte, sah er auf und begegnete dem prüfenden Blick der Alten; und plötzlich wusste er, dass er selbst es war, von dem sie sprach. Er forschte nicht weiter, aber es rang sich aus seiner Brust die Frage: « Mutter Wong, lebt meine Mutter noch? Dann lehnte er sich an sie, und die gute Alte streichelte ihn, als sei er noch ihr Milchkind.

« Mutter Wong, ich möchte meine Mutter wiedersehen! » Die gute Alte nickte verständnisvoll.

« Die Reise ist weit und kostet viel Geld. Du musst Dir das Haar wachsen lassen und andere Kleidung tragen. Dann musst Du Geld verdienen, damit Du meine Herrin aufsuchen kannst. Wenn Du im Kloster lebstest, wäre es unmöglich die gnädige Frau zu finden. »

Man-Hsü sah das ein und folgte ihrem Rate. Er verkaufte, mit Mutter Wong zusammen, Blumen, er arbeitete statt des Knechtes im Garten und holte mit Mutter Wongs Sohn von weit her seltene Blumen, die ein junges Mädchen täglich für ihr Haar kaufte. Mutter Wong kannte die liebliche, junge Dame schon von Klein auf und hatte ihr oft von dem Gespielen ihrer frühen Kindheit erzählt, den auch sie aus den Augen verloren habe. Die beiden Kleinen hätten sich immer vertragen und zärtlich geliebt. Man-Hsü meinte, an irgend etwas erinnere ihn das junge Mädchen und die gute Alte lächelte und sagte: « Du hast recht, Man-Hsü, sie war ja Deine Kindheitsgespielin, die mein Herr Dir gern zur Frau bestimmt hätte », dann erzählte sie auch Süo-Meh davon. Doch bald bereute Mutter Wong ihre Geschwätzigkeit, denn blass und zitternd stand das Mädchen da.

Nun kam Süo-Meh mit ihrer Dienerin oft in das Gartenhaus und suchte dort ihre Blumen in Ueberfülle aus. Bald hatte sie von dem Geschick Man-Hsüs erfahren. Und sie hätte fast die Fassung verloren, als sie hörte, dass er sein Gelübde als Mönch abgelegt habe. Begreiflich fand sie die Sehnsucht nach seiner Mutter, und es stand in ihr fest, ihm die Reise zu ermöglichen. Verloren hatte sie ihn so oder so. Bitter würde die Trennung sein. Die einzige Hoffnung blieb ihr, Man-Hsü vielleicht später im Tempel bei den heiligen Handlungen wiederzusehen. Dann wollte sie still seinem Gebet lauschen und niemand würde ahnen, was dieser Mönch für sie bedeute.

Man-Hsü entschloss sich, zu reisen. Das Pilgergewand lag wohlverwahrt im Gartenhaus. Beschwingt von dem Gefühl, die Mutter zu finden, trat er die fast endlose Wanderung an, aber dann, fand er den Weg zu ihr ohne grosse Schwierigkeiten. Er fand sie genau so, wie er sie sich vorgestellt hatte. Oder lebte mehr Erinnerung an sie in ihm als er wusste? Das Glück des Wiedersehens war fast wortlos tief. Nur die Mutter wiederholte immer: « Dass Du gekommen bist und ich Dich wiedersehe! »

Nicht genug konnte die Mutter von Süo-Meh hören, von ihrer Schönheit und Opferwilligkeit, und eines Tages fragte sie: « Sie liebt Dich wohl sehr? »

Doch Man-Hsü schüttelte den Kopf und meinte, sie wisse, dass er nie heiraten würde. Ein überlegenes Lächeln der Mutter war die Erwiderung darauf.

Immer wieder erzählte er von der Heimat, die die Mutter so sehr liebte und deren hohe, alte Kultur sie hier vermisse. Wie liebte sie die grossen Philosophen und Dichter, wie die Landschaft, die Pagoden und lieblichen Pavillons! Wie schön war ihr eigener Park gewesen mit dem Goldfischteich, den verschlungenen Wegen und den zierlichen Brücken! Stürmisch schlug auch ihm das Herz für die Heimat. Er brachte der Mutter das Lackkästchen mit heimatlicher Erde und der Blume von des Vaters Grab.

So wie er, liebte auch die Mutter alles Grosse und Schöne in der Welt und das sehnsuchtsvolle Blut, welches ihm keine Ruhe gelassen hatte, war wohl ihr Erbteil. Trotzdem die Mutter der buddhistischen Lehre anhing und nichts Tierisches in ihrem Hause genossen wurde, verschwieg er ihr doch, aus Furcht, sie zu beunruhigen, sein Mönchtum.

Nie konnte er ihr genug von der grossen Vergangenheit Chinas vorlesen, um dessen Zukunft sie nach dem verlorenen Krieg bangte. Sie verstand auch ihr Vaterland nicht mehr und konnte nicht begreifen, wie Japan Krieg führen konnte gegen ein Land, welches ihm so viel von seiner Kultur gegeben hatte.

Tsin-Fan, eine Nichte, die Man-Hsüs Mutter die eigene Tochter ersetzte, nahm an allen diesen Unterhaltungen teil und sass dann immer neben der Mutter mit glühenden Wangen. Oft stellte sie so verständnisvolle Fragen, dass Man-Hsü die Mutter erstaunt anblickte. Diese aber wunderte sich nicht darüber, denn das liebevolle Kind hatte die Geschichtsschreiber und Philosophen seiner Heimat eifrig studiert. War sie doch die Enkelin des berühmten chinesischen Philosophen Tschu Sun-Suis, der nach Japan auswanderte, um der Mongolen-Herrschaft zu entgehen. Die umfangreiche Bibliothek des Hauses brachte Man-Hsü immer neue, freudige Ueberraschungen, und wenn er zufällig ein Buch darin vermisste, kaufte es die Mutter sogleich. Man-Hsü selbst schrieb wertvolle Kulturbücher, und seine geistvollen Gedichte hatten bleibenden Wert. So lebten die drei Menschen, abgeschieden von der Aussenwelt, in glücklichster Gemeinschaft.

Man-Hsü wusste oft nicht, ob ihn das Beisammensein mit der Mutter oder mit Tsin-Fan mehr beglückte. Die zarte Mutter war in letzter Zeit ruhebedürftiger, und so waren Tsin-Fan und Man-Hsü mehr aufeinander angewiesen. Oft erschrakten sie vor dem innigen Klange ihrer Stimme, dann sahen sie scheu zur Seite, um ihr Gefühl zu verbergen.

Doch eines Tages trafen sich ihre heissen Blicke, und widerstandslos sanken sie sich in die Arme. Ihre zärtlichen Worte unterbrachen Liebkosungen. Dann stürzte Tsin-Fan zu der Mutter und barg ihren Kopf in deren Schoss. Auch Man-Hsü folgte, und die Mutter sah das Glück in seinen strahlenden Augen. Sie brauchte nicht zu fragen. Man-Hsü aber hatte die Vergangenheit vergessen.

Man-Hsü war allein, er fühlte noch die Nähe der Geliebten. Dann aber schüttelte ihn ein Fieberschauer, er atmete schwer. Wie konnte er sein Mönchtum vergessen? Wie konnte er sein Fleisch über seinen Geist triumphieren lassen? War es wirklich Sünde, wenn er Erdenlust empfand? Gewiss war seine Liebe zu Tsin-Fan heilig, aber konnte die Liebe zu ihr auf die Dauer die Seligkeit, das Tao zu suchen, überwiegen? Zwiespalt, immer wieder der alte Zwiespalt in ihm! Einerlei, gebrochen hatte er sein heiliges Gelübde, er war ein Untreuer geworden. Das ehrwürdige Greisenantlitz des Abtes sah er vor sich, fragend richteten dessen Augen sich auf ihn, er fühlte die Macht, mit welcher jener ihn anzog. Dann wieder fühlte er Tsin-Fans zarte Hingebung. Sie war anders als Sü-Meh, sie wollte das Leben mit aller Lust. Stundenlang rang Man-Hsü mit sich, und so verging die Nacht in qualvollem Kampf.

Voll bräutlichen Glückes erwachte Tsin-Fan. Wie war die Welt schön! Wie würde sie ihr Leben mit Man-Hsü geniessen! Keine Frau könnte den Geliebten mehr lieben, als sie ihn. Wie wollte sie auch die Mutter pflegen, die ihn für sie geboren hatte. Festlich geschmückt erwartete sie den Geliebten bei der Mutter. Doch, war das wirklich Man-Hsü? Konnte eine einzige Nacht einen Menschen so verändern? Eingeschüchtert von seiner Unnahbarkeit, wagte sie kaum ihm entgegen zu eilen. Dann schmiegte sie sich doch überselig an ihn. Man-Hsü wich ihr aus. Angstvoll beobachtete die Mutter ihre Kinder. In ihrer Ratlosigkeit umschlang sie Tsin-Fan, doch diese flüchtete leise weinend auf ein Bänkchen in der Ecke des Zimmers. Man-Hsü führte die Mutter auf ihren alten Platz, er kniete vor ihr nieder und begann! « In weltlicher Kleidung kam ich zu Dir, weil ich als Mönch, der ich bin, im Tempel Dich nicht gefunden hätte. Meine Sehnsucht nach meiner Mutter war so gross, dass ich schon bei meinem Gelübde der Weltentsagung und dem Dankopfer für Dich den Zwiespalt in mir führte. Mich trieb die Sehnsucht nach etwas Unfassbarem und etwas Unbekanntem, die Sehnsucht nach Dir, in die Ferne. Ich fand nicht nur Dich, sondern auch Tsin-Fan, alles Schöne vereinigte sich hier bei Dir, Philo-

sophie und Literatur, Dichtung und Kunst; mein Herz ist voll Dank dafür. Aber nachdem ich Dich gefunden und gesehen hatte, war es meine Pflicht, in meine Klosterzelle zurückzukehren. Von meiner Liebe zu Tsin-Fan lass mich schweigen. Ich habe hart gekämpft und ich habe mich besiegt. An ein Leben mit Tsin-Fan darf ich nicht denken. Das Schandmal der Untreue an meinem heiligen Gelübde würde als dunkler Schatten grösser werden als das Glück, das ich an ihrer Seite finden könnte. »

Er hatte die Hände zusammengepresst, als trüge er die Weihrauchstange in der Hand und als wäre die Mutter der Altar, vor dem er sein Gelübde erneuerte, aber tiefer und geläuterter als damals im Kloster.

Bis die Mutter antwortete, verging eine Weile. Dann ging sie schwankend zu dem Standbild der heiligen Mutter Kwan-Yin, vor diesem kniete sie nieder. Sie dankte der Heiligen, dass es ihr vergönnt war, den Sohn wiederzusehen und bas sie, Tsin-Fan und ihm beizustehen.

Nachdem sie ihr Gebet verrichtet hatte, ging sie zu Tsin-Fan, die noch immer auf dem Bänkchen in der Ecke des Zimmers sass, ihren Tränen freien Lauf lassend. Ihre Liebe zu Man-Hsü war zu gross, als dass sie sich sofort in ihr Schicksal hätte ergehen können; auch zu beten, wie die Mutter, war sie nicht imstande; ertrotzen wollte sie ihr Glück. Noch einmal versuchte sie, sich Man-Hsü zu nähern, doch als sie in seine Nähe kam, fühlte sie sich von tiefer Scheu zurückgehalten. Sie erkannte, dass Man-Hsü nicht mehr der Welt angehörte. Ob Süo-Meh ihn auch so geliebt hatte, wie sie? Musste auch sie entsagen? Aber Man-Hsü hatte Süo-Meh gewiss nicht geliebt, sie allein war seine Liebe, sie, nur sie, hatte seine Liebe errungen und empfunden. Tsin-Fan wandte sich zur Mutter, die ihren Kampf besser verstehen konnte.

« Mutter, ich gebe ihn nicht auf, ich liebe ihn zu sehr. Krankheit spricht aus ihm! »

Die Mutter sagte: « Komm zu mir, mein Kind! Weine nur! Das ist die Jugend! Will meine Tsin-Fan kleiner sein als Süo-Meh? »

« Mag sie grösser sein als ich, er hat sie ja auch nicht geliebt! »

« Glaubst Du, dass Man-Hsü weniger gekämpft hat als Du? »

Scheu, dann ruhiger blickte Tsin-Fan auf Man-Hsü und ihre Haltung wurde fester dann sagte sie mit einer Stimme, die fremd klang und die ihr selbst aus weiter Ferne zu kommen schien: « Mein Kampf beginnt erst jetzt, aber ich werde siegen. Man-Hsü, der Mönch, hätte seine Gelübde nicht gebrochen, wenn ich ihm meine Liebe nicht gezeigt hätte. Ich fühle die Kluft, die uns trennt. Ich bleibe bei Dir, Mutter! Ich will Dich pflegen, bis der weisse Kranich Dich in den westlichen Himmel trägt, dann ruft auch mich die Glocke des Klosters. »

Der Mönch Man-Hsü legte betend die Hände aneinander, erhob sie bis vor sein Antlitz, neigte den Kopf und verliess die beiden Frauen mit dem buddhistischen Segenspruch: O Mi To Fu.

*(Alle Rechte vorbehalten !)*

## FABLES

Il pourrait sembler parfois que certains êtres puissent échapper à la rude lutte pour l'existence imposée par la nature à toutes ses créatures, que le destin les épargnât en les ignorant, que la paix entre les puissants et les forts, d'une part, et les impuissants et les faibles de l'autre, pût être durable. C'est là une illusion. Et que ceux qui sont favorisés pour un bref moment n'oublient point que leur chance présente et les contre-coups de la fortune toujours possibles ne proviennent souvent même pas des caprices et de la bonne ou mauvaise volonté des grands, mais simplement du fait que leur existence évolue sur un plan différent. La sécurité des faibles — et il n'y a personne qui n'ait un plus fort au-dessus de lui — ne dépendrait-elle que d'un dilemme à savoir si les intérêts de leurs maîtres vont dans la même direction que les leurs, ou bien dans l'opposée, la solution du problème ne serait pas impossible, car la prudence et les précautions pourraient porter effet.

Mais voilà ! pour opérer un changement brusque dans le sort des petits, il suffit que ces intérêts prennent une direction *différente* ! Ils ont donc tort de jamais s'abandonner à un sentiment de sécurité. Si vous voulez illustrer la vérité de cette affirmation par des exemples, eh bien, oyez, ce qui arriva aux ânes de Ju-nan, au chevreuil de Lin-Kiang et aux souris de Unn !

Parmi les animaux de la province de Ju-nan les ânes ne figuraient pas. Cependant un beau jour des gens de là-bas, ayant entrepris un voyage, achetaient quelques-unes de ces bêtes et les importaient par eau, afin de les montrer à leurs compatriotes. Mais comme les habitants ignoraient l'usage qu'on pouvait en faire, on les mit en liberté et ils errèrent par le pays. Des tigres, qui les aperçurent, furent émerveillés de l'aspect de ces étranges créatures inconnues. Etant donné qu'elles étaient d'une grandeur respectable et ne manifestaient aucune peur, ils se persuadèrent que c'étaient des créatures d'essence divine. Quand finalement les tigres les entendirent braire, ils s'effrayèrent à tel point qu'ils jugèrent nécessaire de se cacher dans les sous-bois. Cependant, talonnés par la curiosité, peu à peu, ils osèrent se montrer, s'approcher des étrangers et voyant que cela leur réussissait, ils commençaient à jouer avec eux tout à fait familièrement. Pour finir ils reprurent leurs vieilles habitudes et ils donnèrent des coups de patte aux ânes qui répondirent par des ruades. Cette façon de se défendre remplit les tigres d'aise, car ils se rendirent compte que les ânes étaient des bêtes inoffensives qui ne disposaient d'aucune arme efficace contre eux. Ils se jettèrent sur les pauvres bêtes qui, ne se doutant de rien, furent déchirées. Et les ânes moururent sans avoir compris la raison du changement cruel de leur sort.

On sait que les gens de Lin-Kiang, quoique chasseurs passionnés, ont bon cœur. L'un d'eux trouva, lors d'une de ses excursions de chasse, un chevroton et il le porta chez lui. Quand il arriva devant sa maison, ses chiens — dont il avait en grand nombre — firent mine d'assaillir la petite bête, ce qui ne laissa pas de le fâcher. Il l'embrassa et la caressa et les chiens renoncèrent à leur tentative sauvage. Désormais il flattait le chevroton tous les jours devant les chiens en grondant ceux-ci jusqu'à ce qu'ils fussent habitués à la présence du protégé de leur maître. Ainsi le chevroton grandit, et devint un beau chevreuil. Il participait aux ébats des chiens, qui lui montraient, à vrai dire, quelquefois les dents mais qui craignaient trop leur maître pour s'attaquer à lui.

Si bien que le chevreuil finit par perdre la timidité innée à son espèce et crut pour de bon que les chiens étaient les amis des chevreuils. Après avoir vécu pendant trois an-

nées dans cette sûre retraite, il lui prit la fantaisie de sortir du jardin et de faire une connaissance plus ample avec le vaste monde. Mal lui en prit. Car une meute de chieus dont il s'était approché se jeta sur lui et le déchira. Il expira sans comprendre.

Dans la ville de Unn vivait un homme qui portait les souris dans son cœur. Né sous le signe de la souris il se figurait que ces bêtes lui apportaient la chance ainsi qu'à sa famille. Il allait même jusqu'à embrasser leurs intérêts et querelles et c'est ainsi que, comme ces créatures craignent le soleil, lui aussi le détestait. Il ne voulait pas de chats et accordait aux souris libre accès à ses greniers et à ses entrepôts. Celles-ci ne manquaient pas de raconter à leurs camarades du dehors combien leur vie, chez le brave homme, était insouciant et de quelle abondance elles jouissaient. Dès lors, tout naturellement, la maison entière fut bientôt infestée de souris qui se promenaient partout, grignotaient toutes les provisions, rongeaient les meubles, de sorte que finalement aucun objet dans la maison ne restât indemne! En outre leur éternel trotinement empêchait la famille de trouver le repos mérité dans le sommeil. Pourtant le maître les laissa faire.

Il est un terme à tout bonheur ici-bas ! Pour des raisons d'affaires, l'ami de la gent trotte-menu dut, un jour, fixer son domicile dans une autre ville. Un autre maître occupa la maison hantée et il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se rendre compte du fléau. Il se fâcha tout rouge et s'écria qu'en vérité les souris étaient pires que des brigands. Il procéda avec la dernière énergie. Après avoir emprunté aux voisins six chats vigoureux, il boucha toutes les fentes et bloqua toutes les issues. En outre, il loua des gamins pour aider à exterminer les souris. Bientôt les cadavres des malheureuses s'amoncelèrent. Quelques mois plus tard, même la dernière avait péri. Les souris moururent sans jamais avoir compris la cause du changement cruel que leur sort avait subi.

## HANGCHOW

Hangchow, the most picturesque district in China is easily reached from Shanghai by the Shanghai - Hangchow - Ningpo Railway after a five hours journey. Situated at the South terminus of the Grand Canal just as Tientsin is at the other end in the North, and is the capital city of Chekiang province. The city dates back several centuries before the Christian era and, under the name of Lin-an, was the capital of the Southern Sung Dynasty. The district of Hangchow, with its famous West Lake, surrounding high hills and numerous temples, is well worthy of the name of the "Switzerland of China." Hangchow is coupled with Soochow by a Chinese poet in the following saying, now current as a proverb :

"Heaven above, beneath are Soo and Hang"

The main interest of Hangchow is centred on the West Lake, the scenic beauty of which called forth high praise from Marco Polo. Good roads lead to the lake which is situated about two miles from the city. One day is sufficient for a cursory visit, but visitors will not regret spending two or three days making excursions on the lake itself or in the surrounding hills. House—boats and chairs can be hired at a reasonable charge for these excursions. Gateways, bridges, rest—houses, pavilions and monuments of different

kinds are scattered about the lake and islets therein, while the lotus and other flowers are much in evidence in their seasons. Pagodas and temples dot the surrounding hills.

Among the renowned cities of China, Hangchow, capital of Chekiang province, holds a most important place. Few other cities have played such an important part in the dramatic history of the country and few others are at the present time so picturesque, although most of its ancient glories have disappeared, and the city is only a fraction of the size the town could show in its prime.

Poets of many centuries have sung its praises and many Emperors of China have visited it and added to its natural beauties by bridges, pavilions and villas.

## CHRONIQUE GENEVOISE

Pour collaborer à la reconstruction de la Chine, le docteur Hu, directeur des « Bibliothèques Sino-Internationales » de Genève et de Shanghai a désiré intensifier la vie des bibliothèques chinoises en organisant, à Shanghai, une exposition qui recueillerait des documents représentant l'organisation et l'activité des bibliothèques. A l'occasion de son voyage en Chine, il a commencé à réunir une documentation très importante; mais rappelé en Europe, il a chargé Mme Fong Tsou-I, sa suppléante à la « Bibliothèque Sino-Internationale » à Shanghai, de continuer ce travail : le 10 octobre, jour de fête nationale chinoise, a pu s'ouvrir à la B. S. I., bibliothèque-sœur de celle de Genève, angle Joffre Road et Fergusson Road, une exposition qui offrait un caractère aussi intéressant que nouveau.

De nombreux pays ont tenu à y prendre part et ont envoyé un matériel important. Plus de cent bibliothèques étaient représentées, parmi lesquelles : Library of Congress, Washington; British Museum, London; Bibliothèque Nationale, Paris; Preussische Staatsbibliothek, Berlin; Nationalbibliothek, Wien; Staats- und Universitätsbibliothek, Hamburg; Schweizerische Landesbibliothek, Bern; Oeffentliche Bibliothek der Universität, Basel; Bibliothèque Publique et Universitaire, Genève; Bibliothèque Sino-Internationale, Genève et Shanghai; Bibliothèque Nationale et Centrale, Bibliothèque Universitaire, Nanking; Bibliothèque de l'Université de Toung-Tsi, Bibliothèque de l'Université de St. John's Shanghai; Bibliothèque de l'Université de Tsing-Hua, Bibliothèque de l'Université Franco-Chinoise Peiping et toutes les bibliothèques universitaires et provinciales de Chine.

Un très nombreux public composé de diplomates, de représentants des autorités chinoises, du monde intellectuel, financier et industriel assista à la cérémonie d'ouverture, présidée par le Prof. Wou-Tse-Fei, membre de la Coopération Intellectuelle et président du Comité national de la C. I.

Dans son discours d'ouverture, le Prof. Wou-Tse-Fei a relevé toute l'importance du rôle des bibliothèques qui transmettent le savoir humain de génération en génération et de peuple à peuple. Il formula l'espoir que le développement des bibliothèques occidentales et orientales se fera désormais en étroite collaboration qui aboutira à une inter-pénétration des deux cultures et à l'élaboration de la bibliothèque parfaite.

Ensuite, Mme Fong fit, au nom du Dr. Hu, un rapport sur les travaux préparatoires de l'exposition, dont l'ouverture, projetée pour le mois d'avril, a été renvoyée par suite de retard dans les communications, et remercia les bibliothèques de leur aide précieuse; puis d'autres personnalités prirent la parole. Les invités furent ensuite conduits

à travers les salles qu'ils parcoururent avec un intérêt attentif. On a particulièrement remarqué le matériel offert par la "Library of Congress", la Preussische Staatsbibliothek, la Nationalbibliothek, Wien et le « Sse-Kou » prêté par la Bibliothèque Centrale de Nanking. Cet énorme ouvrage, entièrement manuscrit, va être reproduit par procédé photographique.

Les bibliothèques étaient groupées par ordre d'importance : de la plus petite à la plus grande. Les bibliothèques occidentales avaient la place d'honneur mais on projette une exposition strictement nationale pour l'année prochaine.

L'exposition dura du 10 au 16 Octobre 1934.

Fidèle à son programme, la « Bibliothèque Sino-Internationale » de Genève, inaugure la section « Langues » de l'Institut Sino-International ; elle comprend des leçons de chinois réparties en trois cours (inférieur, moyen et supérieur) et des leçons de français et d'anglais (cours inférieur et supérieur). Ces cours, d'une durée de trois mois, ont lieu : le chinois, 2 fois par semaine; l'anglais et le français, quatre fois par semaine.

Pour tout renseignement, s'adresser à la « Bibliothèque Sino-Internationale », Château de Montalègre, route de Vésenaz, 195, téléphone : 45.330.

## BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE GENERALE (67<sup>e</sup> année, 15 Novembre 1934, Bruxelles).

Comte Carton de Wiart. *Bartou et Poincaré. Le Roi Alexandre.* — E. de la Vallée Poussin. *La querelle de la défense nationale.* — Franz Ansel. *L'Ecole des romanesques.* — Albert Gile. *Congo que nous aimons.* — Gaston Pulings. *La voie souterraine.* — Charles d'Ydewalle. *Le testament de Fern. Neuray.* — Henri-Pierre Faffin. *Les pas dans les pas.* — Henri Davignon, *La vie et les idées.* — Jean van den Bosch. *L'automne de Paris : le théâtre « Spirituel ».* — Baron Pierre de Gerlache. *Revue littéraire.* — Fernand Baudhuin. *La vie économique et financière.* — Les Cinq. *Personnalités et personnages.* — August Mélot. *Chronique de politique extérieure.* — *Revue bibliographique.*

Le numéro : Fr. 7.—

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (23<sup>e</sup> année, N° 254, 1<sup>er</sup> Novembre 1934).

André Suarès. *Vues sur l'Europe (1).* — Léon-Paul Fargue. *Démons.* — Robert Sébastien. *Les Plaisirs de l'Amour (fin).* — Jean Wahl. *Connaître sans connaître.* — André Chamson. *L'année des vaincus (fin).*

Textes et Documents réunis par J.-E. Poutermann. — Chroniques. — Note. — L'Air du Mois.

France : Fr. : 6.— ; Etranger : Fr. 7.50.

OSTASIATISCHE RUNDSCHAU (15. Jahrgang, Nummer 21/22, Okt./Nov. 1934, Hamburg).  
OSTASIEN IM LUFTVERKEHR.

« Umschau » von Dr. F. W. Mohr. — China. — Mandchurei. — Japan. — Philippinen. — Siam. — Niederländisch-Indien. — Australien-Neuguines. — Das Fernöstliche

Sowjetrussland. — Der deutsche Luftverkehr. — Die verkehrswirtschaftliche Bedeutung Ostasiens im Welt-Luftverkehr. — Ostasiensverbände, Ueberseeddeutschum, Personalien. — Karten. — Bilder.

24.— R.M. p. a. Inland.; 24.— R.M. zuzgl. Portospesen. Ausland.

THE CHINA REVIEW (Oct. Dec. 1934. London).

Editorial Paragraphs. — Contributed articles : Speech of H. E. Mr. Quo-Tai-Chi at the 15th Assembly of the League of Nations. — The Yellow Bell : "A short history of Chinese music" by Choa Mei Pa. — More Chinese orders for Tyne. — China in reconstruction. — Corruption in Manchoukuo. — A period of unrest, by R. S. Jenyns. — Reading in Limehouse, by Townley Searle. — A Chinese secret society : The rise and growth of the "Ch'ing Pang". — Mammon : A Chinese play, by S. I. Hsiung.

Book reviews; Chung Hwa School and Club; Illustrations; Notes from societies; The Chinese student abroad; Notes of interest.

Sh. : 2.—

BERICHTIGUNGEN ZU « ÜBER DIE CHINESISCHE KLASSISCHE OPER »

- Heft I, Seite 9, Bemerkung : *Das Wort « klassisch » wird nur als Gegensatz zu « modern » nicht aber zur Kennzeichnung...*
- — 13, Zeile 30, Ausgabe von 1792.
- — 13, — 31, stimmt mit.
- — 14, — 20, (Guo Yü aus dem 4. Jahrhundert v. Chr.)
- — 20, — 4, e cis d es
- Heft II, Seite 18, — 3, langsamer Satz im 4/4 Takt.
- — 19, — 6, Der Ton *a* ist...
- — 20, — 28, auf dem Lande noch bis... (ohne Komma).
- — 21, — 29, auf die Sitte (Li) und die Musik (Yüã)
- — 24, — 41, darfst Du *doch* nicht...
- — 25, Das Notenbeispiel gehört auf Seite 26 als Fortsetzung des dort befindlichen Notenbeispiels.
- — 28, Das Notenbeispiel « Frau Tsai Yung (c) » gehört auf Seite 27 unter das Notenbeispiel « Tsai Yung (b) ».
- Heft III, Seite 19, Zeile 19, Das folgende Lied...
- — 22, — 1, Frau Hsiã Su-tjiu reiste zu einem Bürgermeister in der Provinz, wo der Student auch angekommen war. Die beiden wohnten in einem Garten des Bürgermeisters. Der Bürgermeister fürchtete...
- — 22, — 34, Frau Ming Fi aus...
- — 26, — 12, böse und traurig...
- — 26, — 23, Du hast auch allerhand gemacht. (Ohne Wiederholung.)

LEÇONS ET TRADUCTIONS

M. et Mme Loewy-Mermod, Dr. phil.

3, rue Butini, Genève

Français	}	Grammaire, Littérature, Correspondance commerciale, Conversation.
Allemand		
Anglais		
Italien		
Espagnol		
Latin		